WINNIPEG, MAN., MARDI, 8 NOVEMBRE 1921 NUMERO 32

Adressez toute corr... "LA LIBERTÉ"
ABONNEMENTS
Canada et Etats-Unis - - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
WEST CANADA PUB. CO. LTD.
619, Ave. McDermot
Téléphones - - A 1816—A 1817

LE BAZAR DIOCESAIN BAT MAINTENANT SON PLEIN

Recensement rate

L'*Association Catholique des Voyageurs* de Montréal adoptait, à sa dernière réunion, la motion suivante:

1.—Considérant que les rapports du dernier recensement décennal, fait au mois de juin, 1921, par les soins du gouvernement d'Ottawa, donnent pour la population de Montréal et des municipalités voisines le chiffre de 663,534 habitants, tandis que les compilateurs de l'almanach Lovell en ont, vers le même temps, compté 839,704 dans le même territoire, ce qui fait un écart de 175,000 habitants;

2.—Que le chiffre de population obtenu dans le recensement officiel laisse croire que, de 1911 à 1921, l'augmentation de la ville de Montréal fut beaucoup moins considérable que dans la décade précédente, ce qui, comme le reconnait la *Montreal Gazette*, est contre toute attente et contre toute vraisemblance;

3.—Que M. Lovell a démontré que les chiffres fournis par ses recenseurs ont toute chance d'être plus véridiques que ceux des recenseurs officiels;

4.—Que les recensements annuels faits avec beaucoup de soin dans les paroisses catholiques corroborent pleinement les assertions de M. Lovell;

5.—Que plusieurs particuliers ont déjà déclaré publiquement qu'ils n'avaient pas été recensés, tels cinq de nos membres qui, dans une assemblée fortuite de soixante voyageurs, affirment sous serment qu'ils n'ont pas été enregistrés par les recenseurs officiels;

6.—Que, vu la loi qui détermine la représentation des provinces au parlement fédéral, les citoyens de la province de Québec ont les plus graves raisons de ne pas laisser indûment abaisser le chiffre de leur population dans les statistiques officielles;

Vu tous ces considérants, il est résolu, en résumé, que l'on se joigne aux autres associations de Montréal qui demandent la revision de ce recensement.

Dans son "Mot d'ordre" de janvier dernier, l'*Action Française*, toujours sur le qui-vive, notait combien il importe que le gouvernement fédéral s'acquitte pleinement et loyalement de son obligation de recenser notre population. Le fonctionnement normal de la Confédération exige que nous sachions aussi exactement que faire se peut, la population de notre pays. "*Ce recensement au Canada*, poursuivait l'*Action Française, est plus qu'une addition de nombres. Il tient à la constitution même du pays. Le chiffre des députés à la Chambre des Communes en dépend. Et puisqu'à ce sujet le Québec est le pivot sur lequel tourne l'une des pièces essentielles de la Confédération, les Canadiens-français, la majorité dans cette province, voient là une première raison de surveiller étroitement cette procédure décennale...*"

Nous avons encore fraiches à la mémoire les critiques faites du recensement de 1911. Déjà le recensement de juin dernier est violemment attaqué. Une ville d'Ontario a constaté qu'on avait oublié entièrement un de ses plus populeux quartiers.

Le chiffre de 663,534 pour Montréal laisse rêveur. Les éditeurs de l'*Almanach Lovell* ont toujours apporté beaucoup de scrupules à leur tâche et ils n'ont jamais été pris en défaut. Leurs statistiques sont d'ailleurs collaborées par celles du recensement ecclésiastique. En outre, la province de Québec recueille une foule de statistiques par l'intermédiaire d'un de ses ministères. Et ses chiffres s'accordent avec ceux de Lovell de même qu'avec ceux du recensement ecclésiastique. S'il n'y avait qu'un écart de quelques mille âmes, on serait peut-être malvenu à trop insister, mais quand l'écart est de 175,000 on ne peut s'empêcher de bondir de surprise. Evidemment, il y a quelque chose de louche. Le recensement est un gâchis. C'est un travail à refaire.

Si le recensement fédéral vole la province de Québec de deux cent mille habitants, cela peut vouloir dire dix, douze ou quinze députés de plus pour les autres provinces. On comprend que tous les patriotes dans Québec s'agitent et réclament la revision du recensement.

De prime abord et jusqu'à preuve du contraire, ils y ont un droit indéniable.

Le recensement de 1921 decidera de notre influence à Ottawa pour dix ou douze ans. Notre représentation n'y est pas déjà suffisamment forte pour que nous la laissions amoindrir.

Il s'est ouvert hier au milieu d'un grand concours. On a l'assurance d'atteindre l'objectif visé

Une brève visite aux salles du Bureau Industriel où se tient le grand bazar diocésain suffira à convaincre même les plus incrédules que ce bazar sera un succès et qu'il atteindra facilement l'objectif de $100,000 que lui ont fixé ses organisateurs.

La vente des billets a donné beaucoup plus qu'on escomptait. Cela est déjà établi par les retours en main jusqu'ici. Chaque courrier est lourd de retours. On a compris les motifs élevés qui président à ce bazar, à cet appel pour les oeuvres de charité du diocèse de Winnipeg. Malgré la crise, le chômage, la mauvaise récolte, on a répondu généreusement.

Les petits enfants des écoles ont causé une surprise par le chiffre de leurs ventes de billets. La lutte a été chaude entre les différentes écoles. Celle de Sainte-Marie l'a emporté. Les petits de cette école en ont vendu $1,900. Ils ont apporté beaucoup d'entrain et d'audace à leur tâche. Ils constituent l'école privée la plus importante du diocèse et ils tenaient à arriver au premier rang.

L'appel chaleureux de Sa Grandeur Monseigneur Sinnott pour ses oeuvres de charité a trouvé un excellent écho dans la presse protestante de Winnipeg. Un des grands quotidiens a bien voulu le seconder d'un très sympathique premier-Winnipeg. Les grandes maisons d'affaires de Winnipeg ont généreusement répondu à l'appel du comité de perception. Leurs contributions dépasseraient $25,000. Une grande maison protestante de Winnipeg a donné $2,000.

Tout ceci ne peut que stimuler les catholiques. C'est leur propre bazar. Il est pour leurs oeuvres. Ses recettes serviront uniquement à l'entretien de leurs orphelins, de leurs pauvres, de leurs vieillards, à la protection de leurs jeunes filles et de leurs jeunes gens.

Qu'on se souvienne que Winnipeg est un diocèse neuf où presque tout est à faire; qu'on n'oublie pas que la guerre a fait de nombreux orphelins, que la crise a fait bien des miséreux, que les uns et les autres ont droit à notre charité et que ce serait un crime de les rejeter.

Donc, d'ici à la clôture du bazar, donnons et donnons généreusement. Allons au bazar; faisons-le profiter de notre présence. Menons-y nos amis et faisons-les contribuer à cette oeuvre excellente entre toutes.

Les Fermiers-Unis dans Quebec

Ils s'organisent--Douze candidats Douze nouvelles conventions Son programme Son avenir

Lundi après-midi, au milieu d'un enthousiasme prometteur de victoire, il s'est constitué un nouveau bloc québecois :le bloc national, le bloc fermier. Il nait spontanément du dégot et dlea df éi

dégoût et de la défiance qu'inspirent les deux partis qui se sont jusqu'ici succédé au pouvoir. Sans distinction fondamentale, avec des programmes sensiblement les mêmes, quand ils s'affrontent dans l'arène politique, et identiquement les mêmes, quand ils se succèdent au pouvoir, ces deux partis s'entendent comme larrons en foire pour soustraire à l'attention du public les problèmes qui tiennent à son organisme vital. Ils seront, petit à petit, chassés de Québec par le nouveau parti. Il serait téméraire et puéril de prédire que le nouveau bloc réunira la majorité des comtés, le 6 décembre, mais compact, sans alliage, infrangible, il engagera à partir de la nomination une lutte qui ne pourra se terminer ultérieurement qu'à son avantage. Le succès partiel des élections fédérales s'accroitra lors des élections provinciales, car ce bloc sera alors sur un terrain plus ferme. On ne pourra comme dans l'élection présente, reprocher à ses candidats de mettre en danger le candidat libéral et de favoriser conséquemment le représentant du régime odieux. A Québec, il ne s'agit que de punir le ministère Taschereau, successeur du ministère Gouin, qui, suivant les révélations du "Star", met tant en pleine lumière des choses que chacun savait depuis longtemps, n'a été qu'un ministère unioniste, un ministère s'acoquinant avec les libéraux de la haute finance aux trois quarts bleue. Le mouvement fermier ne pourra que prendre de l'extension. Les gens des villes eux-mêmes le recevront sans défiance quand ils se seront rendus compte une fois pour toutes que l'administration du pays ne se règle pas autour de la table des ministres, ni à Ottawa ni à Québec, mais dans les conseils des institutions financières où rouges et bleus, libéraux et unionistes se concertent et manoeuvrent leurs imbéciles suiveurs, où sir Lomer Gouin rencontre le sénateur Foster et sir Herbert Holt, où M. Charles Beaubien coudoie le sénateur Wilson et le sénateur Dandurand. Le peuple, quand le bandeau sera tombé de ses yeux, voudra faire cesser la ploutocratie des "18 millionnaires devenus peut-être milliardaires depuis", dont parlait M. Laflamme dans son assemblée de Drummond. Ce sont, disait-il avec raison, ces 18 hommes qui ont résolu de battre Laurier en 1911 et en 1917. Il aurait pu, avec non moins de raison, ajouter que ces 18 hommes ont maintenu Laurier au pouvoir le temps qu'il y est resté. Ils se servent des partis comme d'un paravent. Quand l'un menace de crouler sous les scandales, ils se tournent vers l'autre. Le paravent change et les marionnettes tarées disparaissent; mais ceux qui tirent, derrière, leurs ficelles ne changent pas. Il n'y a que leurs poches qui changent, qui changent en ce sens qu'elles s'enflent de plus en plus.

Le mouvement agraire dans la province de Québec est émané de deux foyers principaux l'Union des cultivateurs et les Fermiers-Unis. L'un et l'autre poursuivaient le même but, l'un et l'autre se proposaient les mêmes fins. Constitués séparement, ils n'étaient pas en opposition l'un à l'autre, mais tiraient parallèlement. Cependant, aux yeux du public, cette dualité de'fforts était interprétée, non pas comme une collaboration mais comme une division. Sur le terrain d'Yamaska, l'union s'est soudée brusquement une première fois entre les deux groupes; mais elle n'était que temporaire. Depuis ce moment, les pourparlers n'ont pas cessé. Ils viennent d'aboutir et les deux présidents, MM. Lareau et Clément, qui présidaient conjointement l'assemblée de mardi à l'Assistance publique, symbolisaient dans leurs personnes le rapprochement qui venait de s'opérer entre tous les membres. La fusion légale, supposé qu'elle soit opportune ou nécessaire, ne se pourra faire que dans quelques mois. On est respectueux de la démocratie chez les fermiers, on y croit et on en parle même avec ferveur. Or une pareille détermination ne peut être prise qu'après une assemblée générale des membres de chacune des deux sociétés. Celles-ci sont fixées par la charte des deux associations à des dates différentes au cours de l'hiver prochain. Ce n'est qu'à partir de ce moment que la fusion si elle est jugée désirable, pourra devenir un fait réel et légal. D'ici là, les deux associations tirent avec le même coeur dans le collier et appuient un même journal—le **Bulletin des agriculteurs** — dont la direction a été confiée, hier, à M. Ponton. M. Ponton devient aussi secrétaire-général de l'organisation et une sorte de chef d'état-major s'appliquant, sous la direction de l'exécutif des deux sociétés, à résoudre les difficultés techniques. Dans leur enthousiasme, les fermiers d'hier ont largement ouvert leurs bourses, soit pour défrayer les honoraires de la charte politique qui permettra à l'association de recueillir des fonds pour les élections du 6 décembre, soit pour souscrire des abonnements ou des actions à la compagnie éditrice du **Bulletin des agriculteurs**. M. Ponton a déclaré que ce journal, qui portera le mot d'ordre aux fermiers d'un bout à l'autre de la province, doit être le plus puissant auxiliaire dans les prochaines élections. Ils devront s'en servir pour percer la masse des préjugés, dissiper les brouillards suscités par les deux partis et endoctriner les cultivateurs. Or, cette oeuvre est fonction du développement du tirage.

On poussera donc le tirage. Quelqu'un a parié de trois cent mille. Il est vrai que c'était un dentiste, un dentiste dégoûté, dit-il de la pourriture des deux partis et qui de Montreal même apporte son adhésion morale et financière au parti fermier. On nout dit que ce nouvel adepte est un des tribuns les plus fougueux du club Letellier et qu'il ne serait pas autrement mécontent de se présenter contre M. Rinfret. Cela compliquerait la situation de Saint Jacques. Ajoutons, au reste, que ce dentiste a prêché la plus saine doctrine, dénoncé les mêmes candidatures que M. Clément; il possède au plus haut point le don de la formule, a appelé des candidatures à trait d'union, les indépendants libéraux ou conservateurs. Il faut, a dit notre dentiste, des fermiers tout court. Y ajouter c'est mépriser ce titre, le trouver chiche et peu noble pour lui-même.

Un certain M. Léger, qui était présent à cette convention comptant de deux cents à trois cents délégués de toutes les parties de la province (elle avait été convoquée en quelques jours) a parlé de la nécessité de reconnaitre M. Crerar comme chef. Il y tenait mordicus. Une résolution qui suggérait de "conspuer Lemieux et Boyer" insulteurs de la classe agricole avait même été soumise par lui à cet effet. Elle fut repoussée par M. Lareau le président doyen; mais soumis plus tard à l'assemblée en l'absence de M. Lareau et de nouveau repoussée; M. Clément qui présidait seul à ce moment ne fit d'ailleurs que renchérir sur les motifs donnés par M. Lareau pour le rejet de cette résolutiton. Il croit qu'on ne doit pas inviter le public à conspuer les orateurs politiques. C'est là, en effet, une arme à deux tranchants. Et il croit que les fermiers n'ont pas besoin d'un chef pour le moment.

Ce ne sont pas les chefs qui susciteront le mouvement, mais le mouvement qui suscitera des chefs. D'ailleurs qui, président pourtant des deux groupes, ne se fait aucune illusion sur le rôle du chef. L'autorité doit monter de la base vers la cime comme la sève et le chef ne peut être autre chose que le porte-parole de la masse, dont il détient le pouvoir. Il ne saurait y avoir, comme les autres partis politiques une sorte d'état-major qui dicte à ses partisans ce qu'ils doivent penser. C'est le procédé exactement inverse. Cela peut étonner, mais M. Clément expose là la démocratie telle qu'elle devrait se présenter à nous, si nous n'avions pris l'habitude de la voir à l'envers telle qu'elle s'incarne dans les deux partis actuels. Les principes démocratiques sons discutables et conduisent sans doute à l'anarchie, mais ce n'est pas en les enveloppant de mensonge et en les contrariant qu'on les rend moins dangereux. La vérité se venge toujours.

M. Clément émet l'opinion qu'au conseil central de l'agriculture la province de Québec devrait être représentée. Elle serait là pour se défendre et pour qu'on ne prenne pas des déterminations qui puissent lui être néfastes. C'est la théorie de la participation combattue ici avec de si formidables arguments par M. Perrault; mais il se peut que la situation du barreau et la situation de l'union des groupes fermiers ne soit pas identiquement la même. Nous ne chercherons pas à la résoudre ici.

M. Lareau avait antérieurement marqué son attitude envers M. Crerar. Il ne lui en veut pas le moins du monde et lui souhaite du succès. Mails il est pour les situations nettet et tranchées. M. Crerar a déclaré que le mouvement agricole dans Québec devait s'organiser en dehors de lui. C'est aussi l'avis de M. Lareau. M. Crerar et ses partisans semblent animés de bonnes intentions, mais on ne connait pas le fond de leur pensée encore. Nous pouvons marcher avec eux côte à côte, mais quand à les embrasser ce n'est pas encore le moment. Il faut les mieux connaître.

On a constitué un comité d'action politique et arrêté un programme. Ce comité d'action politique compte un médecin et un médecin vétérinaire: le docteur Lafortune et le docteur Grignon. Le premier est un lauréat de concours agricoles un tout jeune homme, mais doué d'un esprit précocement réfléchi et sérieux qui jouera un rôle important en agriculture. A la médicine comparée, le Dr. Grignon a ajouté des études agricoles poussées assez loin à l'école d'Oka. Un autre membre, M. Dupuy, de Shefford, est candidat contre M. Boivin.

Chose curieuse, l'assemblée de lundi, comptait plusieurs médecins et quelques notaires. Tous venus des districts ruraux et dévoués entièrement aux intérêts agricoles, exploitant tous ou presque tous des fermes.

Le programme comporte un article essentiel et qui place tout de suite le parti sur un terrain solide et inébranlable. La question impérialiste est supprimée. Le parti fermier demande qu'on fasse tout simplement retour au statu quo ante, qu'on en revienne, pour déterminer nos relations avec l'Angleterre, à l'esprit des pères de la Confédération. Subordonné à cette idée, il s'engage au reste à purifier les status de toutes les traces d'impérialisme: la loi navale et la loi de la conscription.

Pour la solution de la question des chemins de fer, il ne croit pas la pouvoir trouver tout de suite et la confie à une commission technique. Pour ce qui est de la taxe sur les terres. M. Lareau s'est ouvert très explicitement et croit que si les orateurs libéraux sont susceptibles de quelque sincérité, ils se tairont désormais. On ne peut frapper d'impôt que les terres incultes qui ne produisent rien pour personne et qui sont détenues par des individus et par de prétendues sociétés de colonisation, sans autre but que la spéculation.

Nous aurons à revenir et longuement sur ce congrès.

Notons, pour terminer, que l'enrôlement des candidats marche et marche très vite. Il y a déjà, nous disait-on, douze candidats sur les rangs. Aujourd'hui ou demain, on tiendra douze nouvelles "conventions", dans Deux-Montagnes, dans Pontiac, dans Hull, dans Nicolet, dans Drummond-Arthabaska et Shefford.

Louis DUPIRE

* * *

Nous donnons ci-dessous le manifeste-programme, soumis à l'assemblée de lundi après-midi et acclamé:

Manifeste électoral du comité politique des Fermiers Progressistes du Québec, Octobre 1921.

Le Canada traverse présentement une crise qui appele au devoir tous ses fils sincères et dévoués.

Les fermiers-progressistes de la province de Québec, désireux d'apporter leur concours à la solution des problèmes nationaux qui se posent, présentent pour les élections fédérales de l'année 1921, le manifeste suivant:

1o — Que dans ses relations internationales, le gouvernement canadien s'appuie sur des principes propres à assurer le maintien de la paix;

2o — Que dans ses relations avec l'Angleterre, le gouvernement canadien s'en tienne aux principes posés par les pères de la Confédération et se laisse guider en premier lieu par les intérêts canadiens;

3o — Que dans le pays les droits de chacun soient respectés afin que la concorde règne entre tous les éléments, nonobstant la diversité des races, des religions et des conditions sociales;

4o — Que l'agriculture, les mines, les forêts, les pêcheries et les industries basées sur l'exploitation de ces ressources naturelles soient développées dans toute la mesure du possible;

5o — Qu'une taxe soit imposée sur les terres et autres ressources naturelles non exploitées et détenues en vue de spéculation, ce qui en empêche la mise en valeur;

6o — Que la politique nationale s'inspire de mesures propres à assurer l'exploitation industrielle dans le pays même de nos principaux produits naturels entr'autres le nickel et l'amiante.

7o — Que le gouvernement établisse une commission permanente qui étudierait les conditions particulières de chaque industrie et la législation étrangère affectant le commerce des produits du pays et qui lui fournira des données sur lesquelles il pourra asseoir sa politique douanière;

8o — Que par la nomination d'une commission technique et avec la coopération du personnel, le gouvernement s'applique à donner une saine administration aux chemins de fer de manière à réduire les taux de transport et les déficits et à arriver à une politique pratique des chemins de fer;

9o — Que les dépenses militaires et navales soient réduites au minimum;

10o — Que la plus stricte économies soit exercée dans toutes les branches de l'administration;

11o — Que l'Etat s'applique à trouver des débouchés pour les produits canadiens et qu'à cet effet, il établisse des agences commerciales dans les différents pays;

12o — Que l'on n'accepte comme immigrants au pays que les sujets désirables et aptes à travailler au développement du pays;

13o — Que l'Etat impose aux corps politiques l'obligation de faire connaitre publiquement avant et après les élections la source des fonds électoraux:

14o — Que l'état impose aux propriétaires de journaux l'obligation de publier la liste des actionnaires;

15o — Que le prochain parlement rappelle la loi de conscription.

* * *

On a adopté aussi la résolution suivante:

Il est proposé par le Dr S. Lafortune, de Pointe Gatineau, appuyé par M. Albini Nichols, de la Présentation de St-Hyacinthe, que, pour unir les organisations agricoles aptes à aider la politique des Fermiers-Progressistes de cette Province, il est résolu par cette convention des Agriculteurs et Fermiers-Unis du Québec, qu'un comité composé de cinq membres et qui portera le nom de "comité politique des Fermiers-Progressistes Québec" soit immédiatement institué.

(Suite à la page 4)

QUELLE EST LA MOYENNE DE SOMMEIL NECESSAIRE A UN ENFANT?

Un excellent conseil aux mères de famille:

Laissez les enfants dormir longtemps. Il résulte de l'enquête faite par une commission suédoise dans les écoles, que les écoliers qui ne prennent pas la somme moyenne de sommeil ont 40 pour cent plus de maladies que les autres.

La moyenne du sommeil nécessaire pour les enfants qui vont à l'école est:

Pour les enfants de 5 ans...12 heures
Pour les enfants de 7 ans...11 heures
Pour les enfants de 9 ans...10 heures
De 12 à 14 ans ... de 9 à 10 heures

Habituez l'enfant à se coucher de bonne heure et à se lever matin. Ils éviteront plus d'un contact malsain et ne prendront pas goût à trainer au coin des rues, à se tirailler et à devenir de petits polissons.

Pour être sain l'esprit a besoin d'être libre.—Guizot.

* * *

Quand nous trouvons la vérité, ne la trouvons pas pour nous-mêmes; montrons-la aux autres, en commençant par nos plus proches.—Bossuet.

* * *

La foi et l'amour n'ont pas besoin de génie; ils parlent et toute la terre les reconnait.—Le Père Lacordaire.

CHRONIQUE Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

Le mois des morts

Novembre est ici avec ses jours sombres, son ciel de plomb, ses arbres dépouillés, et ce mois réveille dans toute âme éprouvée par la mort d'un être chéri, des pensées d'agonies, de glas et de cercueils. Tout cela fait souffrir, fait revivre les douleurs de la séparation et ravive les regrets pour ceux qui nous ont quittés. Regrets qui semblent s'oublier un peu quand la nature est belle et que le soleil dore tout ce qui nous entoure.

Depuis quelques semaines, il semble que la mort fauche à droite et à gauche. Dernièrement, sans prendre souci du désespoir de deux jeunes hommes, époux dévoués et aimants, sans faire de cas des larmes des petits enfants qui pleurent les caresses et les soins maternels, la cruelle a enlevé, à quelques jours de distance, deux mères à la fleur de l'âge, femmes modèles, jouissant de leur vie de famille et dont les seules vraies joies étaient celles goûtées près de leur mari et de leurs enfants. Que ces jours de novembre vont être tristes à ces deux foyers sans mères!

Mais, à ces heures de souvenirs douloureux, la foi se fait l'amie de ceux dont la mort a broyé le coeur et cette foi, grande consolatrice, nous parle d'un heureux avenir qui nous réunira là-haut. C'est si doux de penser qu'un jour nous goûterons toutes les ivresses d'un revoir sans fin.

Novembre est le mois de la dévotion aux morts et l'Eglise nous rappelle à chaque fin d'automne notre devoir à cet égard. Pendant ce jour du 2, consacré d'une manière spéciale à ce souvenir pieux, nombreuses sont les personnes qui visitent les champs du dernier repos; elles passent priant près des petites tombes, car le petit enfant dort à côté du vieillard; là, on ne compte plus les années, et le vent berce également le sommeil de tous ces endormis.

Hier, dans le cimetière qui entoure notre cathédrale, une Française, — Bretonne, je crois, — était agenouillée sur la terre humide près de la fosse d'un compatriote. Après quelques minutes de prière, elle se releva, cueillit quelques pensées que la gelée avait respectées, et avec délicatesse les pressa dans son livre de messe. "Je veux- dit-elle, envoyer ces fleurs à son fils. Il l'aimait tant et ne l'oublie pas, car malgré qu'il soit bien loin, il entretient sa dernière demeure et garde son souvenir vivant en faisant prier pour elle." Délicate attention de cette femme qui par l'envoi de ces fleurs fortifiera le souvenir pieux de ce fils pour sa mère.

N'oublions pas nos morts, surtout en ce mois qui leur est consacré, car il n'y a rien de plus suave au coeur que la pensée que dans ce monde invisible qu'habitent ceux que nous avons tant aimés, notre amour peut encore les visiter par ses prières.

GERTRUDE.

Saint-Boniface, 3 novembre 1921.

La mort

Qu'est-ce donc que la mort? C'est la feuille qui tombe,
C'est le son qui s'éteint, c'est le jour qui finit,
C'est le mystérieux abîme de la tombe
Qui s'ouvre sous la croix de bois ou de granit.

C'est le noir océan, la froide hécatombe
Où tout roule et s'endort, où tout se réunit...
C'est la faux qui moissonne et vautour et colombe,
Et qui renverse tout, et qui tout aplanit.

La mort!... mais c'est aussi la fin d'un mauvais rêve,
C'est aux yeux étonnés le rideau qui se lève,
Inondant tous nos sens de céleste clarté.

C'est le port qui s'ouvre aux naufragés de la vie:
C'est l'âme, en une extase amoureuse ravie,
Au seuil blanc de la gloire et de l'éternité.

G. G.

— "Bulletin mensuel."

Chronique médicale

Tendresse ou severité

La caractéristique la plus apparente — et la plus vraie peut-être — de l'éducation que les mères françaises donnent à leurs enfants est la tendresse.

Conscientes ou inconscientes, elles entourent ceux-ci dess oins les plus entourent ceux-ci des soins les plus dévoués.

Elles aiment leurs enfants, oh! oui, d'un amour total qui leur rendrait aisés et joyeux tous les sacrifices, toutes les privations et leur ferait braver sans hésiter ni trembler tous les dangers menaçant le bonheur de ceux qu'elles aiment.

Mais les privations et les sacrifices sérieux ne se présentent point tous les jours, les graves dangers à défier s'offrent rarement à leur maternel courage, et leur amour s'extériorise par des manifestations moins solennelles.

Pour elles, aimer un enfant, n'est-ce point d'ordinaire lui procurer le plus de jouissances écarter de sa route tout obstacle, aller au-devant de ses désirs?

N'est-ce point aussi le couvrir de caresses?

Que les tendres mamans ne me jettent point la pierre et me pardonnent si j'ose désapprouver leur conduite.

Ce n'est point par une tendresse sans limite que l'on forme des hommes.

L'habituelle tendresse excessive en fait — et la langue française dit bien ce qu'elle veut dire — des enfants gâtés.

Sans doute, il est loin de ma pensée de songer à préconiser une éducation familiale sévère, dure, spartiate; mais quand je vois à quelles lamentables faillites aboutissent les tendresses inconsidérées des mères, force m'est bien de crier: "Casse-cou!" aux mères qui gâtent tant leur enfants.

Chose étrange! Une mère avoue aisément — quand elle ne s'en fait pas gloire — qu'elle gâte ses enfants, que ses enfants sont des enfants gâtés, et son indignation trouverait des paroles véhémentes pour "remettre à sa place" quiconque lui dirait que des enfants gâtés sont des enfants corrompus, Et cependant!

Gâter un enfant, au sens même où l'entendent ces trop bonnes mères, c'est développer à l'excès une sensualité dangereuse, c'est tromper l'enfant sur la vie qui n'est point une perpétuelle jouissance, c'est laisser s'atrophier en lui, en ne les exerçant point, ses énergies volontaires, c'est tuer ab ovo sa personnalité, c'est faire de lui un faible, un "suiveur".

Faire d'un enfant une telle guenille morale n'est-ce point réellement le corrompre, et n'avais-je pas raison de remarquer que la langue française dit bien ce qu'elle veut dire?

Et n'est-ce point une guenille, une pauvre et malheureuse guenille, ce jeune homme trop gâté dont parle un vieil auteur, A. Courtin;

"Il y a des gens, dit-il, qui savent si peu se servir d'eux-mêmes, qu'il arriva, il y a quelques années, qu'un jeune seigneur de la première qualité allant à la promenade, surpris par la pluie, se tourna vers son gouverneur et lui dit comme en pleurant:

" — Il me pleut dans la bouche!

" L'autre lui répondit:

" — Fermez-la, Monsieur."

Je ne veux point dire aux mères de sevrer leurs enfants de tout baiser, de toute caresse, car je tiens la sévérité outrée pour aussi désastreuse en éducation que l'excessive tendresse.

Au cours des cinq mois que, durant la guerre, je passai, en qualité de déporté politique, dans une ville de la Saxe prussienne, je vis un jour, près de la gare du chemin de fer, un enfant de cinq à six ans qui faillit être embrassé par une dame — était-ce sa mère ou sa tante? — qui rentrait de voyage.

La froideur de l'accueil m'étonna; et dès lors, mon attention se porta sur les rapports entre parents et enfants. Eh bien! durant mes cinq mois de liberté surveillée dans cette ville de plus de 30,000 habitants, si je fus souvent le spectateur révolté de mères qui frappaient brutalement leurs enfants, jamais, mais jamais je n'en vis une qui les ait embrassés!

Et cette éducation rude, brutale, me fit mieux comprendre la psychologie des monstres qui, chez nous, avaient torturé sans pitié des milliers d'êtres sans défense.

Mais entre les excès, à égale distance, de la tendresse affadissante et de la brutalité, il y a le juste milieu.

Et malgré que tout ne soit point à louer — tant s'en faut — dans le système d'éducation anglo-saxon, les mères françaises ne pourraient-elles tirer profit de la vigueur et de l'énergie le caractérisent?

"Un jour, à la promenade, raconte Pierre de Coulevain, nous nous trouvâmes devant une de ces barrières appelées stiles.

" — Croyez-vous que je pourrais le sauter? demanda Francis à ma mère.

" — Oui, répondit-elle, mais vous risquez de vous faire du mal, assez pour qu'on soit obligé ffrolla'..... pour qu'on soit obligé d'aller chercher le médecin...

" L'enfant sembla mesurer la hauteur de l'obstacle.

" — Je crois que je sauterai, dit-il enfin.

" — Vous êtes libre, dit sa mère...

" Il enleva prestement ses sandales, grimpa les trois barres du stile, puis retomba de l'autre côté sur les deux pieds.

" — Je ne me suis pas fait de mal, cria-t-il avec un accent de triomphe.

" — Tant mieux, mon amour, fit tranquillement la maman."

De cet enfant ou de l'autre à qui "il pleuvait dans la bouche", faut-il demander lequel dans la vie, devint une unité agissante et productive, et lequel une nullité encombrante, un être insupportable aux autres et à lui-même?

Jacques HERBE.

LA MAISON NATALE

Aimez-vous la maison où vous êtes né? Si pauvre qu'elle soit, elle vous a défendu. Sans les murs, le plafond, les vitres des fenêtres, vous seriez mort. Rappelez-vous que, dans l'hiver, vous avez vu des oiseaux, les plumes gonflées et soufflées par le vent, se poser sur l'appui de la fenêtre, et vous regarder en penchant la tête de côté. Les rouges-gorges même, qui sont curieux et hardis comme des explorateurs, ont peut-être frappé du bec contre les carreaux. Cela voulait dire, dans la langue des oiseaux: "Petit, comme il doit faire bon là-dedans! S'il y avait un trou pour m'y glisser, surtout si tu n'étais pas là, comme j'entrerais avec plaisir!" Bien des voyageurs, obligés de faire une longue route à pied, sous la bourrasque, bien des bergers gardant les bêtes, bien des marins ont désiré d'avoir, pour s'y réfugier, une chambre, grande comme la moitié de la vôtre. Mais la meilleure raison pour laquelle il faut aimer votre maison, c'est que c'est là que vous-même vous avez été le plus aimé, qu'on a le plus souvent pensé à vous, que votre père et votre mère ont parlé de vous, se sont inquiétés à votre sujet, ont fait plusieurs projets pour que vous soyez bon et pour que vous soyez heureux, vous, leur enfant.

Quand le père rentre, fatigué, le soir; quand la mère s'assied enfin, les mains allongées sur sa robe, et qu'elle reste un moment sans rien dire, vous regardant, il faut que vous songiez que, dans leur travail, à tous deux, c'est la pensée des enfants qui les a soutenus. S'ils sont chrétiens, ils ont prié chaque jour, entre ces murs, qui étaient alors comme les murs d'une église. Même si vous ne les avez pas vus prier, ils l'ont fait, sans que vous le sachiez: ils ont eu un cri du coeur, une supplication, lorsque vous étiez malade, lorsqu'un de leurs parents, peut-être un de vos frères ou de vos soeurs, est mort dans la maison, et les anges sont venus pour les écouter et pour se joindre à eux. Les anges sont venus. On ne les voit pas, ils sont de purs esprits, ils n'ont pas d'ailes, et ce ne sont pas des plumes blanches ou vermeilles qu'ils laissent en s'envolant, mais des pensées meilleures dans le coeur de ceux qui ont prié, plus de force, plus de tendresse, plus d'espérance. Les maisons reçoivent des visites qui ne font pas plus de bruit que des songes.

Si vous êtes né à la campagne, si vous habitez une ferme, il me semble qu'il est encore plus facile d'aimer la maison, parce qu'elle est souvent celle où la famille a vécu, depuis bien des années, et parce qu'elle est enveloppée par les champs qui sont bons à regarder.

Il y aurait une bien belle histoire à écrire de l'habitation rurale en chaque pays du monde. Songez combien émouvante! Là est l'origine de toutes les patries, la source cachée des familles devenues illustres et la force principale des Etats durables.

Rene BAZIN.

Evangile

XXVIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth., XIII, 31-35)

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple qui le suivait en foule une parabole, en disant: Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences; mais quand il a poussé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel se reposent sur ses branches. Il leur dit encore une autre parabole: Le royaume du ciel est semblable à du levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. Jésus dit au peuple toutes ces choses en paraboles; et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du Prophète fût accomplie: J'ouvrirai ma bouche pour dire des paraboles, je publierai des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.

VIENT DE PARAITRE

Le "Semeur" d'octobre

La rédaction de ce numéro est des plus variées. S. G. Mgr Prud'homme, évêque-élu de Prince-Albert et de Saskatoon, dit dans une lettre fort sympathique les grands espoirs qu'il fonde sur la jeunesse catholique et la confiance que lui inspirent les groupements de l'A.C.J.C.

Lucien Germain, dans une consigne toute d'actualité, recommande le port de l'insigne, croix de Malte sur fond de blanc bordé de bleu et d'or.

Ulric Gauvin se demande quel prestigieux impressario a pu grouper tant d'illustres instrumentistes qui, dans les revues et les journaux européens, font entendre les notes les plus élogieuses dans l'approbation qu'ils donnent de l'oeuvre de Louis Hémon: Maria Chapdelaine. L'auteur dans ce chef d'oeuvre a-t-il bien saisi, a-t-il bien pénétré l'âme canadienne? Le Semeur répond à cette question.

Alfred Fournier, dans le domaine de l'action, relate la campagne en faveur de la bonne presse poursuivie par le Comité régional trifluvien. Ce Comité est cité à l'ordre du jour.

Réponses aux gens curieux et Notes et commentaires ne sont pas la moindre partie de cette intéressante livraison.

Abonnement: $2 par année. S'adresser au Secrétariat général de l'A. C.J.C., Immeuble Versailles, 90, rue Saint-Jacques, Montréal.

MEMENTO DE LA TEMPERANCE

La bière, voilà l'ennemi!

C'est un ennemi d'autant plus dangereux qu'on le craint moins.

La bière est un poison

"La bière empoisonne le peuple. C'est d'abord que l'usage habituel et quotidien de cette boisson offre des dangers réels pour la santé de l'individu et de la famille. C'est ensuite que loin de la craindre, on lui trouve des qualités bienfaisantes, et qu'on en fait une consommation énorme.

La bière, une boisson hygiénique?...

"La bière est-elle une boisson hygiénique? Nous répondons sans hésiter: Non! Et pourquoi? Parce que toute boisson qui contient de l'alcool ne peut pas être hygiénique."

La bière offre-t-elle du danger?

"A ceux qui nous disent, pour excuser leur penchant à boire de la bière: "Il n'y a pas de danger", nous répondons, avec le Dr Triboulet, médecin des hôpitaux de Paris, et la meilleure autorité sur ce sujet: "Entre vins, bières et alcools, il n'y a aucune différence de plus ou moins nuisible. Il n'y a pas de boissons alcooliques hygiéniques."

La bière n'est pas nourrissante

"Le peuple croit parfois que la bière nourrit. "Ca calme la faim", dit-il. — C'est une illusion. Un verre de bière ôte la sensation de la faim, mais ne la satisfait pas. Celle-ci revient plus impérieuse, et souvent accompagnée d'une soif plus grande pour les boissons alcooliques."

"La bière pain des ouvriers?.."

"Voilà une immense blague, tout comme cette autre annonce, parue dans un journal: "Le Gin est le lait des vieillards"... Des annonces comme celles-là ne sont rien moins que criminelles."

UNE NOUVELLE

C'est le retour au milieu de nous du R. P. Bonaventure, franciscain, missionnaire en Chine durant 6 ans.

Il revient au pays avec l'approbation de ses Supérieurs dans le but de travailler à l'oeuvre du recrutement missionnaire pour ces lointaines contrées.

Là-bas, en effet, les besoins sont plus grands que jamais: en outre des 11 Vicariats de Chine confiés à l'Ordre franciscain, Rome, on le sait, vient d'octroyer aux Franciscains du Canada la desserte exclusive d'une nouvelle Mission au Sud du Japon, comprenant pour le moment les deux postes de Kagoshima et de Sandai.

Le R. P. Bonaventure a présentement son bureau au Couvent de Montréal (Dorchester-Ouest, 964). Il sera toujours à la disposition de tous ceux qui auraient quelques informations ou renseignements à prendre touchant les Missions franciscaines. Les aumônes en argent, destinées aux missionnaires, seront comme d'habitude, adressées au Syndic des Franciscains, M. Keifer, 1891, rue Esplanade, Montréal.

Une nouvelle et belle perspective s'ouvre donc à tous les jeunes gens de notre pays. Ceux d'entre eux — quel que soit leur âge et leur degré d'instruction, — qui se sentiraient appelés à la vie missionnaire en ces pays, peuvent dès maintenant entrer en relation avec le R. P. Bonaventure; il les accueillera avec joie, et fera tout en son pouvoir pour les bien préparer à cette vie de mission, soit comme Prêtres, soit comme Frères convers.

Vous n'êtes jamais de mauvaise humeur, disait-on à une femme qu'on savait fort éprouvée. Est-ce que vous ne sentez pas les injustices des hommes et les taquineries des choses?

— Je les sens comme vous, dit-elle; mais elles ne me blessent pas.

— Vous avez un baume spécial?

— Oui, contre la contrariété des personnes, j'ai la charité, contre celle des choses, j'ai la piété; et sur chaque blessure qui saigne, je prononce ce mot: Dieu le permet et il m'aime.

La femme d'un hôtelier disait sur le ton du plus profond désespoir, à la femme de service qui lavait son linge et cirait son plancher:

— Si la tempérance est votée, je ne pourai plus vous payer. Je ne sais même pas comment nous pourrons vivre nous-mêmes.

— Ne vous mettez pas en peine, madame, réplique la femme engagée, si votre mari est obligé de fermer son hôtel, le mien ne pourra plus s'enivrer, et, alors, nous serons riches; vous pourrez venir laver mon linge et cirer mes planchers.

FEUILLETON DE LA "LIBERTE" No16

MON ONCLE ET MON CURE

PAR

Jean de la Brète

(Suite)

Il m'écrivit, courrier pour courrier:

"Chère fille, que signifie le ton de vos derniers billets? Il y a trois semaines, vous paraissiez si heureuse, dans la joie et la gloire de vos succès mondains! Non, non, petite Reine, le bonheur n'est point un mythe, il sera votre partage; mais, en ce moment, l'imagination vous possède, vous emporte et vous empêche de voir juste. Vous n'avez pas suivi mon conseil, Reine; vous avez abusé des feux de joie, n'est-ce pas? Pauvre petit enfant, venez me voir, et nous causerons ensemble de vos préoccupations."

Je lui répondis:

"Monsieur le curé, l'imagination est une sotte, la vie une guenille, le monde une loque assez brillante de loin, mais bonne tout au plus à mettre dans un cerisier pour faire peur aux oiseaux. J'ai envie de me jeter à la Trappe, mon cher curé! Si j'étais sûre qu'il me fût permis de valser de temps en temps avec de charmants cavaliers tels que j'en connais, j'irais certainement m'y réfugier, y ensevelir ma jeunesse et ma beauté. Mais je crois que ce genre de distractions n'est pas admis par les règlements. Donnez-moi quelques renseignements là-dessus, Monsieur le curé, et soyez convaincu que vous n'êtes qu'un optimiste en prétendant que le bonheur existe et m'est destiné. Vous menez la vie du rat dans un fromage; non pas que vous soyez égoïste, mais vous ignorez les catastrophes qui peuvent fondre sur la tête des gens vivant dans le monde.

"Je n'ai pas d'illusions, mon curé. Je suis une vieille petite bonne femme rabougrie, rétrécie, ratatinée, — au moral, j'entends, car je suis plus jolie que jamais — une petite vieille qui ne croit plus à rien, qui n'espère rien, qui se dit que la terre est bien bête de continuer des révolutions quand ses joies et ses rêves à elle sont broyés, pulvérisés, réduits en atomes imperceptibles... Ma personne morale, si on pouvait la dépouiller de son enveloppe charnelle qui trompe l'oeil de l'observateur, j'en conviens, ma personne morale, dis-je, n'est plus qu'un squelette, un arbre mort, complètement mort, dépourvu de sève, privé de toutes ses feuilles et tendant vers le ciel de grands bras raides et décharnés. Pourvu que le moral n'abîme pas le physique, Monsieur le curé! J'en tremble! N'avoir plus la moindre illusion à seize ans, n'est-ce pas terrible?

"Au revoir, mon vieux curé."

Deux jours après avoir expédié cette épître, qui devait donner au curé une idée assez triste de l'état de mon âme, mon oncle décida que nous irions passer une après-midi au mont Saint-Michel.

Ce jour-là, quelque chose de mauvais soufflait dans l'air: je le pressentais. La veille, le commandant et M. de Pavol avaient eu une conversation secrète et prolongée; Paul paraissait inquiet, nerveux, et ma cousine était rêveuse.

Mon oncle et Junon, qui avaient une passion pour le mont Saint-Michel, m'en firent les honneurs avec complaisance; mais, outre que l'art architectural me touchait fort peu, je contemplais les choses à travers le voile sombre de mon humeur positivement massacrante.

"Que c'est fatigant de grimper toutes ces marches! disais-je en geignant à chaque pas.

— Plus que six cents à monter pour arriver jusqu'au haut, ma cousine.

— J'ai envie de m'arrêter là, alors!

— Allons, ma nièce, que diable, vous n'avez pas la goutte!"

Et mon oncle, tout en gravissant ces degrés foulés par les pas de tant de générations, me racontait l'histoire du mont et l'incident de Montgommery.

Mais qu'estce que cela me faisait, à moi, ce Montgommery, ces remparts, cette abbaye merveilleuse, ces salles immenses, ces souvenirs multiples qui dorment là depuis des siècles! Je me serais bien gardée de les réveiller, car j'avais des choses cent fois plus intéressantes à observer sur le visage de ce gros garçon qui entourait Blanche de soins, de prévenances et ne pensait pourtant point à moi.

Que j'étais stupide! n'avoir pas vu son amour plus tôt! Il extasiait sur la moindre pierre pour lui être agréable, et, de temps à autre, je lançais de son côté quelques regards noirs qu'il ne daignait même pas remarquer.

"Ah! nous voici dans la salle des chevaliers. Voyons, Reine, qu'en dites-vous?

— Je dis, mon oncle, que si les chevaliers étaient là, cette salle aurait du charme.

— Vous ne lui en trouvez pas par elle-même?

— Oh! nullement. eJ vois de grandes cheminées, des piliers avec des petites machines scultées au haut, mais sans les chevaliers auxquels on puisse faire tourner un peu la tête... peuh! ça ne signifie rien du tout.

— Je n'avais pas pensé à cette manière d'envisager l'architecture féodale", répondit mon oncle en riant.

Nous traversâmes des couloirs sombres qui m'épouvantaient.

"Nous allons nous casser le cou! gémissais-je en me cramponnant au bras du commandant, tandis que Paul offrait le sien à Blanche.

— Nous avons du chagrin, petite Reine? me dit le commandant tout bas.

— Vous parlez comme mon curé, répondis-je avec émotion.

— Voyons, voulez-vous avoir confiance en moi?

— Je n'ai pas dec hagrin, répartis-je d'un ton bourru, et je n'ai confiance en personne. Suzon m'a dit que les hommes étaient des rien du tout, et je partage l'avis de Suzon.

Oh! oh! dit le commandant en me regardant d'un air si bon que j'eus peur d'éclater en sanglots; tant de misanthropie unie à tant de jeunesse!"

Je ne répondis rien, et comme nous arrivions sur une sorte de longue terrasse, je m'échappai et courus me cacher derrière une énorme arcade. J'appuyai la tête sur une de ces pierres plusieurs fois centenaires, et je me mis à pleurer.

"Ah! pensais-je, comme mon curé avait bien raison de me dire, il y a longtemps, déjà bien longtemps, qu'on ne discute pas avec la vie, mais qu'on la subit! Toute ma logique ne sert à rien devant les circonstances. Qu'il est triste, mon Dieu, qu'il est triste de se voir traitée comme une petite fille sans conséquence!"

Et je regardais à travers mes larmes ces grèves si vantées qui me paraissaient désolées, ce monument dont la hauteur m'oppressait et me donnait le vertige; mais, sans m'en rendre compte, j'éprouvais une sorte de soulagement dans cette affinité mystérieuse d'une nature triste avec mes propres pensées; dans la contemplation de ces grandes murailles qui jetaient leurs grandes ombres mélancoliques et sur la terre et sur le passé.

En revenant vers notre logis, lorsque nous fûmes dans le train, mon oncle me dit:

"Eh bien, Reine, en somme, quelle est votre impression sur le mont Saint-Michel?

— Je pense, mon oncle, qu'on doit y mourir de peur et y attraper des rhumatismes."

En suivant la route qui conduit de la gare de V... au Pavol, je réfléchissais combien les choses d'ici-bas ont peu de stabilité. Il y avait à peine trois mois, je parcourais le même chemin sous l'influence de mes rêves heureux, dans l'enivrement de mes pensées joyeuses sur cet avenir que je croyais si beau!... et maintenant la route me paraissait jonchée des débris de mon bonheur.

Il était tard lorsque nous arrivâmes au château; cependant, mon oncle emmena Blanche chez lui en disant qu'il voulait le soir même causer sérieusement avec elle.

Je me couchai en pleurant de tout mon coeur, avec la conviction que l'épée de Damoclès était suspendue sur ma tête.

Depuis longtemps, Junon s'était humanisée avec moi. Chaque matin, elle venait s'asseoir sur mon lit et nous causions indéfinimment. Le lendemain dès sept heures, elle entra dans ma chambre avec une démarche calme, tranquille, et ce sourire si charmant qui transfigurait sa physionomie hautaine et que moi seule, peut-être, connaissais bien.

"Reine, me dit-elle aussitôt, Paul me demande en mariage."

Le fil était cassé et l'épée de Damoclès me tomba sur la poitrine. Que ce roi était donc dépourvu de sens commun pour attacher une masse si lourde par un simple fil! L'histoire ne parle-t-elle pas d'un cheveu? Elle en est bien capable.

Sans doute je m'attendais à cette révélation, mais tant qu'un fait n'est pas avéré, accompli, quelle est la créature humaine qui, au fond du coeur, ne garde pas un peu d'espoir? Je devins très pâle; si pâle, que Blanche s'en aperçut, quoique la chambre fût plongée dans une demi-obscurité.

"Qu'as-tu, Reine? Es-tu malade?"

— Une crampe, murmurai-je d'une voix faible.

— Je vais chercher de l'éther, dit-elle en se levant vivement.

— Non, non, repris-je en faisant un violent effort pour me raccrocher à ma fierté qui s'en allait à vau-l'eau. C'est passé, Blanche, tout à fait passé.

— Eprouves-tu ce malaise souvent, Reine?

— Non..., seulement quelquefois. Ce n'est rien, n'en parlons plus."

Blanche passa la main sur son front comme une personne qui désire chasser une pensée importune. Mais je repris la conversation d'une voix si ferme qu'elle parut délivrée de son inquiétude.

"Eh bien, Junon, que comptes-tu faire?

— Mon père m'a dit que ce mariage comblerait tous ses voeux, Reine.

— Cela te plait-il?

— Le mariage me plait, évidemment; toutes les convenances sont réunies; mais jusqu'ici je n'aime Paul que comme mon cousin.

— Que lui reproches-tu?

— Je ne lui reproche rien, si ce n'est de ne pas me [illegible]ire assez. C'est un excellent garç[illegible] mais je [illegible] pas ce genre d[illegible]e. D'ab[illegible] n'est pas assez [illegible] tit normand man[illegible] tu en conviendras!

(A suivre)

Mme Grasser avait perdu courage

TRAITEMENTS ET REMEDES SEMBLAIENT NE LUI RIEN FAIRE, DIT UNE RESIDENTE DE WINNIPEG.

"J'ai pris sept bouteilles de Tanlac et je me sens maintenant une femme nouvelle," déclare Mme C. Grasser, 334, rue Kennedy, Winnipeg.

"Il y a trois ans mon estomac se mit à mal fonctionner et depuis j'ai toujours souffert. On me dit que je souffrais d'indigestion chronique et l'on me soigna pour cela, mais je continuai à aller de pis en pis. J'en vins à ne plus avoir d'appétit et je craignais tout simplement de manger par suite des souffrances que j'éprouvais après mes repas. Il me semblait avoir une masse au creux de l'estomac et j'avais parfois des nausées telles que je pouvais difficilement garder quoi que ce fut. J'avais tant mal au côté gauche que je ne pouvais pas reposer dessus et j'avais grande difficulté à respirer. Il me semblait tout simplement que j'allais suffoquer. Je souffrais presque continuellement de maux de tête et j'étais continuellement nerveuse et agitée au point que je ne pouvais pratiquement pas dormir.

"J'en étais rendue au point de croire que jamais plus je ne retrouverais la santé quand je lus l'annonce du Tanlac et décidai d'en faire l'essai. Je ne constatai pas beaucoup d'amélioration avant d'avoir fini la troisième bouteille, mais après cela, je pris rapidement du mieux. J'ai maintenant la meilleure santé possible et je suis heureuse d'ajouter ma voix à celles qui louangent le Tanlac".

Le Tanlac est en vente par les principaux pharmaciens.

FEUILLETON DE LA "LIBERTE" No13

Entre Deux Ames

PAR

M. DELLY

(Suite)

Incapable de prononcer une parole, car sa gorge venait de se serrer tout à coup, elle inclina affirmativement la tête. Puis elle se glissa hors de "lui" surtout, dont elle avait senti constamment l'attention portée sur elle, au cours de ce repas! Pouvoir réfléchir enfin... et se dire qu'elle avait eu tort, qu'elle avait commis une faute...

Car n'était-ce pas une faute d'avoir dit "oui" lorsque à ce moment même un insurmontable effroi s'emparait d'elle, tandis que le doute affreux de l'abîme moral existant entre son fiancé et elle s'implantait victorieusement dans son esprit?

Elle avait cédé à une sorte d'affolement, dû à la présence de tous ceux qui remplissaient l'église, à la crainte de l'effet que produirait la réponse négative, à la pensée de l'effrayante colère de son père et de toutes les conséquences d'un tel acte...

Elle avait dit "oui", et, par ce mot, elle avait tacitement promis d'aimer son mari. Elle devrait donc le faire, malgré tout, quel qu'il fût. Mais, comment y parviendrait-elle maintenant, avec cette défiance, cette terreur au fond du coeur?

Dans la pièce voisine, dont la porte était demeurée ouverte, un pas ferme et souple fit craquer le parquet. Valderez eut un frisson d'effroi à la vue de la silhouette masculine qui apparaissait. D'un mouvement instinctif, elle recula jusqu'au plus profond de l'embrasure de fenêtre dans laquelle elle se trouvait debout.

M. de Ghiliac s'arrêta un moment. Une légère contraction passa sur sa physionomie. Puis il s'avança vers sa femme en disant d'un ton de froide ironie:

— J'ai vraiment l'air de produire sur vous l'effet d'un épouvantail, Valderez! Me serait-il possible d'en connaître la raison?

Une rougeur brûlante remplaçait maintenant, sur le visage de Valderez, la pâleur qui s'y était répandue tout à l'heure. Une sorte d'affolement passa dans son cerveau surexcité, bouillonnant d'angoisse et de doute. Emportée par un besoin de sincérité, elle dit d'une voix tremblante:

— J'ai commis une faute... J'ai compris que j'avais eu tort en cédant à la pression de mes parents, puisque je n'avais pour vous que de la crainte et aucune sympathie. Tout à l'heure, en entendant M. le curé parler des devoirs de l'épouse chrétienne, j'ai senti que je ne pourrais jamais... à votre égard...

Elle n'osait le regarder, mais elle parlait courageusement, en se disant qu'elle devait, en toute loyauté, lui faire connaître ses sentiments

— Ah! ce sont ces petits scrupules de jeune personne pieuse qui vous tourmentent!... Parce que ce bon prêtre vous a dit qu'il faudrait aimer votre mari et que vous vous sentez incapable de remplir ce devoir? Rassurez-vous, je ne suis pas si exigeant que lui, et, puisque vous ne me faites pas l'honneur de m'accorder votre sympathie, je m'en passerai, sans vous en faire un crime croyez-le bien.

Il prononçait ces mots d'un ton de froideur sarcastique, qui soulignait encore la désinvolture ironique de cette déclaration.

Valderez sentit courir dans ses veines un frisson glacé. En levant les yeux, elle rencontra un regard dont l'expression, mélange de raillerie, d'irritation, de défi hautain, était assez difficile à définir.

— Vous comprenez singulièrement le mariage! dit-elle en essayant de raffermir sa voix.

— Pardon, il n'est pas question de moi! Vous me faites l'aveu — fort flatteur, entre parenthèses — de l'éloignement que je vous inspire. Eh bien: la [illegible]esse me commande de vous répondre comme je l'ai fait! Vous ne pensiez pas, j'imagine, que cette révélation allait me conduire au désespoir.

Oh! [illegible] elle ne l'avait jamais pensé [illegible]derez! Mais elle ne s'é[illegible] non plus à cette iro[illegible] les paroles et le reg[illegible] de la [illegible].

— ... Et, quant à ma façon de comprendre le mariage, je ne sais trop si elle vaut moins que celle d'une jeune personne qui accepte de se laisser forcer la main pour épouser un homme qu'elle ne peut souffrir, et s'avise seulement après la cérémonie de prévenir son mari de ses véritables sentiments.

— Monsieur!

Un peu de rougeur monta au teint mat d'Elie.

— Je vous demande pardon si je vous offense, c'est vous-même qui venez de m'avouer...

— Que j'avais poussé trop loin l'obéissance filiale. J'espérais alors que la sympathie naîtrait entre nous, et j'étais bien résolue, croyez-le, à remplir tous mes devoirs. Mais j'ai compris, tout à l'heure, que j'avais eu tort, que je ne pourrais jamais...

— Un peu tard, il me semble! La chose est faite, nous ne pouvons y revenir... à moins de demander l'annulation de ce mariage... forcé.

— Oh! oui, oui!

L'exclamation était spontanée. Un pli d'ironie vint soulever la lèvre de M. de Ghiliac.

— Etes-vous donc assez héroïque pour considérer sans frémir ce que serait votre vie ici, après une rupture de ce genre?

Elle murmura d'un ton d'ardente souffrance, en abaissant ses longs cils dorés comme pour voiler son regard douloureux:

— Oh! ne comprenez-vous pas que j'aimerais mieux tout endurer, plutôt que d'avoir prononcé tout à l'heure ce mot qui nous unissait pour la vie!

M. de Ghiliac recula légèrement. Sa physionomie était devenue rigide et ses yeux tellement sombres qu'ils semblaient presque noirs.

— Devant une antipathie si bien déclarée, mon devoir de gentilhomme est de m'incliner, dit-il d'un ton glacé. Mais je ne veux absolument pas de rupture éclatante. Aux yeux du monde, vous demeurerez la marquise de Ghiliac. En réalité, nous vivrons séparés, conservant chacun notre indépendance. Je vais avoir l'honneur de vous accompagner à Arnelles, où, je l'espère, vous voudrez bien, selon nos conventions, vous occuper de Guillemette. Maintenant, permettez-moi de vous rappeler que nous n'avons plus qu'un quart d'heure avant de quitter les Hauts-Sapins.

— Laissez-moi ici... ce sera beaucoup plus logique, dit-elle d'une voix altérée.

— Me faut-il vous remettre en mémoire le précepte: "La femme doit suivre son mari"? Je vous libère de toutes les obligations que vous croyez avoir à mon égard, sauf de celle-là.

Elle fit un pas vers lui en joignant les mains, avec un regard de supplication poignante.

— Je vous en prie, laissez-moi ici!

Il détourna un peu les yeux en répliquant froidement:

— Ma résolution, sur ce point, est inébranlable. Veuillez aller quitter toilette, je vous attends au salon.

Il ouvrit une porte devant elle. Valderez sortit du parloir et se dirigea vers l'escalier. Mais au bas des marches, elle dut s'arrêter, car ses jambes se dérobaient presque sous elle.

Une main se posa sur son épaule, la voix de son frère Roland murmura:

— Valderez, qu'as-tu?

— Un peu de fatigue, mon chéri. Ce ne sera rien.

— Quand te reverrons-nous, maintenant, ma Valderez? M. de Ghiliac te laissera-t-il venir souvent?

Il la regardait avec tendresse. C'était son frère préféré, car leurs natures, également délicates et droites, s'étaient toujours comprises.

Elle se pencha, et prit la main du jeune garçon.

— Prie pour moi, mon Roland! murmura-t-elle.

Elle se détourna et s'engagea hâtivement dans l'escalier, car elle sentait que les sanglots allaient l'étouffer. Et elle ne voulait pas qu'ils connussent sa souffrance, tous ces êtres pour qui elle s'était sacrifiée.

Elle savait maintenant que, sur un point du moins, Mme de Ghiliac avait dit vrai: Elie de Ghiliac n'était qu'un froid égoïste, dépourvu de coeur.

Et elle ne pouvait plus ignorer — il l'avait laissé entendre aussi clairement que possible — qu'il se souciait fort peu de l'attachement de sa femme.

Combien elle eût préféré des éclats de colère à cette ironie glacée, à ce sarcasme poli!

Et il aurait suffi cependant d'un mot — d'un seul mot dit avec quelque bonté, quelque indulgence à la jeune femme qui s'accusait franchement de son erreur, pour que s'évanouît le doute, et que se dissipât la crainte.

Mais maintenant!

Elle se déshabillait, se rhabillait machinalement. Quand elle fut prête, elle jeta un long regard autour d'elle, sur cette grande vieille chambre strictement meublée du nécessaire, presque pauvre, où de pénibles soucis l'avaient assiégée, en ces dernières années, mais où elle n'avait jamais connu une souffrance dans le genre de celle qu'elle endurait en ce moment. Elle s'agenouilla devant le crucifix placé au-dessus de son lit, joignit les mains et implora:

— Mon Dieu! si j'ai commis une faute, ayez pitié de moi, considérez mon inexpérience et soutenez-moi dans la voie où j'entre aujourd'hui.

— Valderez, es-tu prête? M. de Ghiliac te fait prévenir qu'il est temps de partir, dit au dehors la voix de Marthe.

— Oui, me voici, ma chérie.

Oh! ce moment du départ; Hier soir, il lui était apparu moins angoissant. Mais aujourd'hui!...

Elle prit congé de tous les siens, en se raidissant contre sa douleur. Elle promit d'écrire souvent, très souvent...

— Et tu viendras nous voir, Valderez?... Vous le lui permettrez, Elie?

demanda Mme de Noclare, qui considérait avec quelque inquiétude la physionomie très altérée de la jeune femme.

— Mais quand elle le voudra! Elle sera absolument libre de voyager à son gré! répondit M. de Ghiliac qui s'inclinait à ce moment pour prendre congé de sa belle-mère.

Pendant qu'il finissait de faire ses adieux à sa nouvelle famille, Valderez s'en alla en avant vers le vestibule. Elle semblait maintenant avoir hâte d'être hors des Hauts-Sapins.

— Ma fille, je prierai la Vierge pour toi. Je crois que tu ne seras pas toujours sur du velours dans ton ménage.

C'était Chrétienne, debout dans le vestibule, qui prononçait ces mots d'un ton prophétique.

Valderez se pencha et baisa les joues ridées de la vieille femme.

— Au revoir, Chrétienne. Oui, prie pour ta Valderez.

Et elle se hâta vers la cour, car les sanglots l'étouffaient maintenant.

En un quart d'heure, le traineau qui transportait M. de Ghiliac et elle arrivait à la petite gare. En même temps qu'eux partaient Mme de Ghiliac, qui s'en allait à Cannes, les Trollens, M. d'Essil et le prince Sterkine, qui se dirigeaient sur Paris.

(A suivre)

Dans le Monde de la Politique Federale

La question qui domine toutes les autres

D'ou sont surgis les fardeaux qui nous écrasent

Victoriaville, 1. — Au cours de sa deuxième assemblée, aujourd'hui, M. N.-K. Lafamme a posé la question de nos relations avec la Grande-Bretagne, déclarant qu'il est temps que la lumière se fasse là-dessus.

"Tous admettent, a-t-il dit, que notre pays traverse une crise sans précédent... La situation est grave.... Elle est lourde de fardeaux... Il est difficile de signaler ou même de prévoir la solution efface des problèmes qu'il faut résoudre.

"L'énorme dette est le produit de la guerre.... Nous avons dû prendre part au conflit, subir l'impôt de l'argent et du sang, suspendre les opérations du commerce, de l'industrie, des transports et entraver le travail des champs. Pourquoi? On nous a représenté qu'à titre de nation soeur, de colonie et fille de l'empire et des puissances au-delà des mers, nous devions appuyer l'effort de mère patrie. Voilà la cause d'où sont surgis les fardeaux qui nous écrasent.

"Il me semble que le temps est venu où il faudrait liquider cette situation. Depuis vingt ans nous vivons dans l'équivoque au regard de nos relations avec la Grande-Bretagne. Comme colonie anglaise, quel est en ce moment notre status?... De nombreuses conférences se sont réunies à Londres pour élaborer un pacte entre la mère patrie et ses colonies... Notre autonomie est-elle intacte?... Jusqu'à quel point est-elle entamée?... Le lien colonial est-il ce qu'il était en 1867?... Avons-nous rétrogradé ou avons-nous poussé de l'avant?... Devons-nous, dans l'expectative d'un arrangement qui n'est pas et qui ne sera peut-être jamais conclu, continuer à contribuer notre part sociale dans une société qui n'est pas encore conclue, et qui, en attendant qu'elle le soit, est devenue en fait une société où nous partageons dans les pertes sans partager dans les bénéfices. Cette question domine toutes les autres, et que Monsieur le premier Ministre, qui vient d'assister à la dernière conférence, nous dise où nous en sommes. Il est temps que la lumière se fasse."

LES FERMIERS-UNIS DANS QUEBEC

(Suite de la page 1)

Ce comité agira comme intermédiaire entre les différentes organisations agraires et s'appliquera à donner une direction uniforme et son appui moral aux comtés qui présenteront un candidat Fermier-Progressiste pour les élections actuelles.

Que ce comité soit composé de MM. le Dr S. Lafortune, de Pointe Gatineau, James P. Brady, secrétaire des Fermiers-Unis de Québec Masson, Qué., Le M. Grignon, de Ste Adèle Hyacinthe Dupuis, de Shefford, et de Eugène Lortie, de Lorette, Qué.

Que ce comité soit aussi chargé de l'incorporation politique immédiate du parti politique Fermier-Progressiste.

Que cette Convention approuve l'organisation du journal "Le Bulletin des Agriculteurs," sous la direction de M. M. Ponton et Létourneau, en fasse son organe officiel, le défenseur de son programme politique, le défenseur des Fermiers-Progressistes de cette provinc et que M. Ponton soit chargé du parti politique fermier-progressiste du Québec.



STATUE JEANNE D'ARC
sculptée aux ateliers
N. PIROTTON
141, rue Dubuc, Norwood P. O.
Saint-Boniface, Man.

AUX AMIS DE LA FRANCE

La Librairie Moderne (Office de Propagande Française), 17, rue Campagne Première à Paris, offre à toute personne désireuse de propager la Pensée Française dans notre Pays, le moyen d'obtenir gratuitement une certaine quantité de volumes de n'importe quel auteur et de n'importe quel fonds d'éditions ayant son siège à Paris. Prière de se faire inscrire par courrier. Les professeurs et étudiants sont particulièrement recherchés.

LES OUVRIERS NE SONT PAS POUR LE LIBRE ECHANGE

Hamilton, 2. — Le parti travailliste à Hamilton a rejeté la clause libre échangiste à son assemblée à huis clos samedi après-midi.

La clause a été remplacée par une autre demandant l'élimination graduelle de la taxation sur les denrées et une commission du tarif pour décider de la protection nécessaire à nos industries.

Pouding aux pommes

Prenez du gâteau d'éponge ou autre, rassis, des pommes tranchées, du lait, du sucre. Remplissez une tourtière beurrée de rangs alternatifs de gâteau, de pommes et une aspersion de sucre. Mettez le gâteau dans le fond et sur le dessus assez de lait pour humecter. Placez quelques petits morceaux de beurre sur le gâteau de dessus, et faites cuire au moins une heure.

La "Gazette et M. Gouin"

L'événement politique du jour, c'est l'article de la Gazette sur M. Gouin. Voici bien longtemps — si le fait s'est jamais produit — qu'on n'aura pas vu un grand journal ministériel saluer de cette façon, à la veille d'une lutte électorale, l'un de ses plus puissants adversaires apparents. Et cela seul suffirait à marquer la complexité et le caractère visiblement transitoire de la situation actuelle. C'est à demain, bien plus qu'au jour présent, que pense évidemment la Gazette. Elle prévoit et ne dissimule pas son sentiment qu'aucun des partis ne sortira de la lutte avec une majorité suffisante pour gouverner, et c'est comme facteur important des combinaisons futures que l'intéresse surtout l'ancien premier ministre de Québec. Elle voit en lui d'abord le champion du protectionnisme, l'homme qui, quoi qu'il arrive, ne transigera point avec les libre-échangistes.

Citons plutôt: "Ce n'est pas à Gouin le libéral, mais à Gouin le protectionniste que l'on pense... C'est un protectionniste avoué qui n'a besoin pour se guider ni de carte ni de compas et ne se sert pas de la parole pour déguiser sa pensée. Il peut prêcher le libéralisme, exalter le programme du parti et proclamer la vertu de ses candidats. C'est là la manière du politicien, mais, quoi qu'il arrive, on ne trouvera pas sir Lomer Gouin du côté des libre-échangistes. Il devrait logiquement appuyer le premier ministre pour la défense d'une cause qui leur est chère à tous deux (...But whatever befalls, Sir Lomer Gouin will not be found on the side of the free-traders. He ought logically to stand behind the Premier in a cause dear to both of them)." Et plus loin, après avoir dit que la situation est grave, que le pays a besoin de ses meilleurs cerveaux et que les électeurs doivent exiger de tous les candidats d'explicites déclarations sur leur attitude en matière de tarif et de chemin de fer: "Les électeurs devraient écarter les hommes qui sont en faveur d'un tarif pour le revenu seulement et donner leur adhésion aux hommes qui encourageront et protégeront les industries par le moyen du tarif. Nous savons que sir Lomer Gouin est un protectionniste à tous crins (an out-and-out protectionist), nous savons qu'il ne peut avoir aucune confiance dans la politique de "tarif pour le revenu seulement" de son chef officiel et pour cette raison nous saluons avec joie son intervention dans la politique fédérale, risquant la prophétie qu'il jouera prochainement un rôle influent dans le parlement (Electors should discard men who favor a tariff for revenue only, and give their adhesion to those who will encourage and safeguard industries by means of the tariff. We know Sir Lomer Gouin to be an out-and-out protectionist, know that he can have no confidence in the "Tariff for revenue only" of his titular leader, and for that reason we hail with pleasure his participation in Federal politicis, venturing the prophecy that he will soon play an influent part in Parliament)."

Quelle importance peut avoir ce rôle dans la pensée de la Gazette, on le devine par une couple de passages précédents. Au début de l'article d'abord: "Il (M. Gouin) est le type d'homme qu'il faut à Ottawa... Sir Lomer Gouin, au parlement, parlera avec autorité. Il parlera peut-être comme ministre de la Couronne. Derrière lui sera une grosse députation québecquoise, assez forte pour déterminer l'objet de la législation fiscale et, avec cet appui, il peut être capable de dominer la situation." Et, plus loin, après avoir déclaré que, ni dans un parti ni dans l'autre, on ne songe très sérieusement à M. MacKenzie King comme chef possible du gouvernement: "Il n'en est pas ainsi de M. Gouin — Not so with Sir Lomer Gouin."

Nous ne voudrions être désagréable ni à M. Gouin ni à la Gazette, mais c'est absolument l'accent des sorcières de Macbeth: Tu seras roi!

* * *

Cet article de la Gazette indique nettement que, dans l'opinion du groupe politico-financier dont elle est l'interprète, l'ancien premier ministre est l'un des grands espoirs, sinon le grand espoir des protectionnistes, l'un des principaux, sinon le principal facteur des combinaisons politiques qui seront tentées, dans le cas extrêmement probable où aucun des trois partis n'obtiendrait une majorité absolue. Il permet de supposer que pour enlever le morceau on serait même prêt à appeler à la direction suprême l'ancien premier ministre provincial. Cela projette sur les coulisses de notre politique générale une lumière fort intéressante.

Mais cela pose aussi, dans la situation électorale immédiate, un point d'interrogation qui ne manque pas d'importance.

Le dernier parlement

Ce qu'il fut

Les figures qui disparaissent

Le parlement élu le 17 décembre 1917 a subi au cours des quatre années de son existence de nombreuses vicissitudes. Jamais, peut-être, un parlement n'a autant changé de face et subi autant de modifications dans son personnel. Sans parler du cabinet qui s'est renouvelé sans ménagement la députation elle-même est à peine la même. Il y eût d'abord vingt élections complémentaires dont sept ont été remportées par le gouvernement. De sorte que le ministère a perdu 13 partisans de ce côté. Les progressistes en ont gagné sept et les libéraux six.

Un bon nombre de libéraux unionistes sont revenus dans le parti libéral (MM. Fielding, Pardee et plusieurs autres). La scission la plus importante a été, assurément, celle qu'a provoquée le passage à gauche de l'hon. T.-A. Crerar et de son groupe. Les progressistes formaient alors au parlement un groupe de neuf. Les élections complémentaires sont venues graduellement en augmenter le nombre.

A la session de 1921 de nouvelles défections dans le camp ministériel se déclarèrent. Quatre unionistes passaient à gauche. Quatre donnèrent leur démission (Sir Herbert Ames, Sir Thomas White, Burnham et J.-A. Maharg). De sorte qu'à la fin de la dernière session les partis se répartissaient comme suit au parlement: Ministériels, 125; libéraux, 82; progressistes, 14; indépendants, 6. La majorité officielle du gouvernement sur les troupes oppositionnistes était donc tombée à 23.

En 1917 le parlement était composé de 133 conservateurs, 86 libéraux et de 2 indépendants; la majorité du gouvernement était alors de 71. Quatre années ont ainsi coûté aux ministériels une perte de 38 dans sa majorité, qui a été par le fait réduite de plus de la moitié.

Les pertes

Certaines figures ont quitté la scène parlementaire complètement après y avoir joué un rôle prédominant. Il suffit d'en donner la liste, assez longue pour saisir l'étendue de cette perte. L'ex-premier ministre Sir Robert Borden a terminé avec la dernière session sa carrière parlementaire qui a duré 25 ans. Il a joué pendant la guerre un rôle historique et donné à nos destinées politiques une tendance qui lui survivra. En quittant le parlement Sir Robert laisse à d'autres la lutte qu'il a faite avec Sir Wilfrid Laurier pendant 25 ans de notre histoire politique. Les deux lutteurs ont dès maintenant quitté l'arène.

Un vétéran

Le parlement s'habituera difficilement à ne plus voir à son fauteuil le député sur qui l'attention publique a été si longtemps tournée. Sir George Foster a terminé aussi sa carrière parlementaire de 39 ans. Sa vie politique paraît être très remplie. Il a fait partie de tous les ministères conservateurs depuis la Confédération. Il a été le disciple de sir John MacDonald et le compagnon de sir George-Etienne Cartier. Il a fait les luttes des Tupper, Abbott, Thompson et Bowell. Il est enfin devenu le bras droit de sir Robert Borden et un adversaire redouté de la phalange que dirigeait sir Wilfrid Laurier. Sir George Foster quitte avec sir Robert la scène parlementaire. C'est une perte véritable pour le parlement puisque son expérience et son habileté étaient dans notre activité politique un facteur décisif.

Sir George appartient maintenant à l'histoire.

Il paraît réglé que M. Gouin sera choisi comme candidat libéral dans Laurier-Outremont. Les ministériels voudront-ils, après l'article de la Gazette, lui susciter un adversaire? Les libéraux ne trouveront-ils pas un peu ardente et singulièrement intempestive cette fusion de la Gazette? Et M. Gouin lui-même peut-il admettre qu'on le pose ainsi en adversaire formel de la politique de son chef officiel?

Car, sur ce point comme sur le texte, le texte de la Gazette est d'une clarté presque brutale: "Nous savons, dit-elle, que sir Lomer Gouin est un protectionniste à tous crins, nous savons qu'il ne peut avoir aucune confiance dans la politique de "tarif pour le revenu seulement" de son chef officiel."

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des développements.

Omer HEROUX.

— Le Devoir.

Trois partis en lutte partout

Il ne reste encore que trois semaines avant la mise en nomination des candidats. Les conventions ont été tenues jusqu'ici dans la plupart des comtés. Le nombre des candidats désignés sont par province et par parti.

Nouveau-Brunswick (11 sièges): conservateurs, 8; libéraux, 7; progressistes, 3.

Manitoba (15 sièges): conservateurs, 9; libéraux, 5; progressistes, 10; indépendants, 3.

Colombie-Britannique (13 sièges): conservateurs, 12; libéraux, 13; progressistes, 2; indépendants, 3.

Ile du Prince-Edouard (4 sièges): 4 conservateurs, libéraux et progressistes.

Ontario (82 sièges): conservateurs, 71; libéraux, 50; progressistes, 65; indépendants, 12.

Québec (65 sièges): conservateurs, 20; libéraux, 65; progressistes, 6; indépendants, 6.

Nouvelle-Ecosse (16 sièges): libéraux, 16; conservateurs, 14; progressistes, 5; indépendants, 2.

Saskatchewan (16 sièges): conservateurs, 8; libéraux, 6; progressistes, 11.

Alberta (12 sièges): conservateurs, 8; libéraux, 4; progressistes, 6; indépendants, 4.

Yukon (1 siège): un libéral et un conservateur.

Ainsi pour les 235 sièges, il y a jusqu'ici:

Ontario: 71 conservateurs, 50 libéraux, 65 progressistes, 12 indépendants.

Québec: 20 conservateurs, 27 libéraux, 13 progressistes, 2 indépendants.

Ouest: 38 conservateurs, 29 libéraux, 29 progressistes, 10 indépendants.

Soit en tout: 155 conservateurs, 171 libéraux, 113 progressistes, 30 indépendants.

Il se fait toutes sortes de prévisions. La plus étonnante est celle que faisaient ces jours derniers deux ministres du cabinet Meighen à un banquet au "Country Club". Leur prévision entendue par un tiers est celle-ci:

Conservateurs: 51 élus; 9 dans Québec, 25 dans Ontario, 8 dans les Provinces Maritimes, 9 dans l'Ouest.

Libéraux: 88 élus; 50 dans Québec, 10 dans Ontario, 16 dans les Provinces Maritimes, 12 dans l'Ouest.

Progressistes: 96 élus; 6 dans Québec, 40 dans Ontario, 12 dans les Provinces Maritimes, 35 dans l'Ouest.

Cette prévision n'a de mérite que d'être celle de deux ministres conservateurs. Elle révèle que M. Meighen n'est certainement pas optimiste.

LA POPULATION CATHOLIQUE DE L'ALLEMAGNE

Berlin, 2. — D'après un recensement fait par les évêques catholiques d'Allemagne à la demande de S. E. le cardinal Schulte, archevêque de Cologne, la population catholique de l'Allemagne est de 20,544,106, soit 35 pour cent de la population totale de l'Allemagne qui est de 56,787,977. En 1910 il y avait 23,821,453 catholiques sur une population de 64,925,933 habitants. Cette diminution est due à la perte de l'Alsace-Lorraine et de la Pologne. D'après le même recensement, il y a actuellement en Allemagne 10,740 paroisses et 21,372 prêtres, dont 15,531 s'occupent du ministère paroissial et 3,591 s'occupent d'enseignement; 2,250 font partie de communautés religieuses.

LE CHEF LIBERAL S'ATTAQUE AUX PROGRESSISTES

Il déclare qu'ils veulent une législation de classe. — M. Meighen au pouvoir par la finance

Bolton, Ont. 1. — Le chef libéral, M. King, parla longuement du gouvernement Meighen à une grande assemblée tenue ici samedi soir. Il accuse M. Meighen de faire le jeu des gros intérêts et d'avoir été maintenu par eux au pouvoir en dépit de la constitution.

Il se porta aussi à l'attaque des progressistes qui, dit-il, ne représentent que les fermiers qui veulent une législation de classe.

Le colonel A.-T. Thompson, d'Ottawa, parla aussi. Il attaque surtout les progressistes, les accusant de vouloir la guerre des classes. Il ajouta que le cabinet Meighen est formé de politiciens inconnus et de compétence douteuse.

M. Gouin en campagne

L'ancien premier ministre québecois discute les grands problêmes politiques-Une commission permanente du tarif

Montréal, 2. — Sir Lomer Gouin a parlé à une grande assemblée tenue au Jardin de l'Enfance, rue Saint-Laurent. La salle était remplie à déborder.

M. Gouin a reçu un accueil favorable de l'auditoire et son apparition a été marquée par un tonnerre d'applaudissements.

Le député sortant de charge, M. P.-R. DuTremblay, a fait l'éloge de sir Lomer Gouin, puis il a daubé sur le gouvernement en termes énergiques.

Le Dr Ernest Poulin, M.P.P., a salué sir Lomer Gouin comme le sauveur attendu.

Sir Lomer Gouin prend ensuite la parole au milieu d'une longue ovation. Il a remercié M. DuTremblay des services qu'il a rendus au pays et rappelé ses relations d'amitié avec lui.

M. Gouin a ensuite fait l'historique de sa carrière politique. Une fois son programme rempli, il a dit son "nunc dimittis" et est sorti de la politique provinciale. Il a expliqué le pourquoi de sa rentrée dans la politique fédérale. Plusieurs amis l'ont prié si instamment qu'il a dû accepter.

L'orateur rentre ensuite résolument dans le côté politique de son discours.

Il proteste contre le retard du gouvernement à faire des élections. "Voilà dix ans, dit-il, que nous n'avons pas eu d'élection régulière et que les électeurs n'ont pu se prononcer sur les questions qui regardent l'administration de ce pays. On a donné pour raison que l'on devait se consacrer à la tâche de reconstruire. Mais qu'a-t-on construit et reconstruit depuis 1918? On a construit une marine marchande que leurs auteurs répudient. On a construit un système de chemin de fer dont tout le monde désavoue la paternité. On a grossi une dette colossale. Voilà l'oeuvre de reconstruction du gouvernement, dit M. Gouin.

M. Meighen dit dans son manifeste que la seule question qui doive intéresser la population canadienne est celle du tarif, mais M. Meighen se trompe; il y a aussi tout le passé de l'administration conservatrice à étudier. M. Meighen demande d'ignorer le passé, mais les électeurs veulent que nous en parlions et ils vont en entendre parler. D'autres orateurs vous en parleront ce soir; pour moi, je ne veux vous entretenir que du tarif et de quelques autres questions comme celles de la dette nationale et des chemins de fer qui constituent un problème des plus graves. Ces questions ne prêtent pas à l'éloquence, mais elles doivent être discutées à fond.

La question tarifaire est importante. Voilà quarante ans et au delà que tous les hommes politiques de ce pays la discutent, qu'ils discutent sur le principe du libre-échange ou sur celui de la protection. On a bien plus discuté qu'agi quand on s'est trouvé en face de la réalité. Nous avons besoin d'un tarif douanier comme tous les pays de la terre en ont un, nous avons besoin de revenus; nous en avons eu besoin en 1878, en 1896, et nous n'en avons jamais eu autant besoin qu'à l'heure actuelle. Avec les obligations que nous avons, aujourd'hui, nous ne pouvons diminuer nos sources de revenus. Et d'ailleurs nous ne pouvons oublier que de 1861 à 1871 un quart de million de bons Canadiens et de bonnes Canadiennes de la province de Québec ont dû abandonner la terre de leurs pères pour aller aux Etats-Unis y chercher le travail qu'ils ne pouvaient trouver ici. Nous ne pouvons non plus oublier que, dans la même période, trois-quarts de millions de citoyens du Canada ont quitté notre sol parce qu'ils ne pouvaient trouver ici de quoi gagner la subsistance de leurs familles.

Nous reconnaissons que l'agriculture est la première de nos industries, mais elle ne peut prospérer si les industries-soeurs ne se développent pas simultanément. Nous n'oublions pas qu'il y a au Canada 600,000 ouvriers qui vivent de l'industrie et avec leurs familles ils forment un quart de la population du pays.

Quand nous regardons le passé, que nous relisons toutes ces discussions, ces flots d'éloquence et d'encre dépensés sur la question tarifaire, ne sommes-nous pas en droit de nous demander s'il ne serait pas dans l'intérêt de ce pays, de notre population d'avoir une commission permanente d'experts dont les devoirs seraient d'étudier les besoins tarifaires et de renseigner ensuite le gouvernement. Cette commission empêcherait qu'il y ait des profiteurs, elle protégerait les consommateurs et rendrait impossible les surcapitalisations. Cette question a déjà été discutée. Je ne suis pas de ceux qui voudraient que le gouvernement se départisse de son autorité et qu'il abandonne à une telle commision le droit de décider en dernière instance.

Mais si l'étude des besoins du tarif était laissée à des hommes éminemment qualifiés qui renseigneraient ensuite les législateurs, nous n'aurions plus de ces discussions et nous aurions la stabilité tarifaire qui donnerait satisfaction à tout le monde. Quoi que disent nos adversaires, les libéraux ne veulent pas ruiner nos industries. Nous savons bien que sans elles Montréal ne serait pas la métropole du Canada, que Québec ne jouirait pas de la belle réputation qu'elle possède maintenant si elle n'avait pas en même temps que sa prospérité agricole, sa prospérité industrielle. On a jeté le même cri en 1896, et nous savons ce qui s'est produit après. Sir Wilfrid Laurier a répondu à ceux qui prédisaient le désastre: Je promets la prospérité et la concorde. Ce que Laurier a promis, nous le prometons; et ce qu'il a fait, avec le concours de toutes les bonnes volontés, nous essaierons de le faire et je suis convaincu que nous pourrons le faire.

Et pour résumer toute ma pensée, pour qu'il n'y ait pas de malentendu possible, je dis que ce que nous voulons, c'est de donner au Canada ce que Laurier lui a donné.

Sir Lomer aborde ensuite la question de notre dette nationale. D'après les documents officiels qui sont fournis, nous voyons que le gouvernement d'Ottawa a augmenté nos dépenses de 181 pour cent depuis 1914. Nous dépensons chaque année $600,000,000 et le déficit annuel est de $200,000,000. La dette fédérale en 1914 était de $150 par tête. Elle est aujourd'hui de $300. Et si l'on y ajoute les dettes provinciales, municipales et scolaires, elle est aujourd'hui de $500 par tête, ce qui donne une moyenne de $2,500 par famille. Comment allons-nous honorer une telle dette? Quels sont les revenus nouveaux que nous pouvons trouveaux? Notre impôt sur le revenu est l'un des plus élevés de tous les pays du monde, nos taxes domestiques sont plus élevées qu'aux Etats-Unis et cependant il nous faut trouver des revenus additionnels, pour une somme de $200,000,000 si nous voulons rencontrer nos obligations.

M. Gouin a abordé ensuite la question des chemins de fer, question capitale qu'il nous faut absolument résoudre si nous ne voulons pas qu'elle se transforme en tragédie nationale. M. Meighen et M. Flavelle reconnaissent que le problème peut être désastreux pour le pays et ils concluent que c'est Laurier qui en est responsable. Attitude peu courageuse qui est combattue par la vérité même des faits. Ce n'est pas Laurier qui a construit l'Intercolonial qui apparait maintenant à notre débit pour une somme de $182,000,000; ce n'est pas Laurier qui a porté le coût de construction du chemin de fer Intercolonial de $93,000,000 à $182,000,000; ce n'est pas Laurier qui a dépensé sur ce même chemin de fer, de 1916 à aujourd'hui, pendant la guerre $65,000,000; ce n'est pas Laurier qui a autorisé la construction du Nord-Canadian, des prairies de l'ouest jusqu'au Pacifique; ce n'est pas Laurier qui a autorisé la construction de 4,000 milles de voies ferrées du même chemin de fer en pleine guerre. C'est le parti conservateur et M. Meighen qui sont responsables de tout cela, ce sont eux qui se sont chargés des obligations du Nord-Canadien au montant de $150,000,000 garanties par les provinces, alors qu'il était en faillite et dont Ontario et Québec devront payer les deux-tiers, bien qu'elles n'aient aucunement bénéficié de ces constructions.

Ce sont ces même administrateurs qui nous ont dotés du Nord-Canadien au coût de $500,000,000. Ce n'est pas Laurier qui, l'an dernier, expropriait le Grand-Tronc et nous imposait une nouvelle obligation de $265,000,000, avec une obligation de $15,000,000 par année.

Le parti libéral n'a pas honte de son administration, il est prêt à prendre sa part de responsabilité dans le problème des chemins de fer, dit M. Gouin. Laurier a autorisé la construction du Grand-Tronc-Pacifique et il a construit le Transcontinental. On connait les reproches qui furent faits à sir Wilfrid et ses collègues pour la construction de ce chemin de fer qui devait être si profitable à Québec. La partie la plus profitable de ce chemin de fer est celle qui traverse le nord de notre province et l'est de Québec.

(Suite à la page 9)

Le culte perpétuel de Saint Joseph



SAINT JOSEPH ET LES VOCATIONS

Le mot vocation dans le peuple est généralement très mal compris. Dès qu'un prêtre, par exemple, le prononce en chaire, s'il n'a bien soin d'expliquer sa pensée, son auditoire tout de suite s'imagine qu'on lui parle de cet appel rare et sublime, que Dieu fait entendre à certaines âmes privilégiées pour les retirer du monde et les conduire dans la solitude d'un séminaire, d'un noviciat ou d'un cloitre. Rien n'est plus faux, car il est (nous l'avons déjà dit dans un précédent article) une vocation qui appelle certaines personnes au mariage ou au célibat, comme il est une vocation qui appelle d'autres personnes à une vie plus parfaite.

Sans doute, la vocation du mariage est plus commune, elle est même la vocation générale, mais encore faut-il l'avoir, c'est-à-dire, être appelé par Dieu lui-même à s'engager dans cet état hérissé d'épreuves et de périls. "La grâce de la vocation, par où Dieu vous sanctifie pour entrer dans l'état du mariage, dit Bourdaloue, doit précéder la prière et comme l'invitation, par où vous voulez vous engager Dieu à s'intéresser à la sainte alliance que vous contractez et à la bénir. Prière inutile, sans cette vocation divine."

Et comme c'est Dieu qui appelle au mariage, c'est lui aussi qui destine l'un à l'autre ceux qui doivent porter en commun le joug des mêmes devoirs et le poids des mêmes destinées, *"for better and for worse"*, comme disent typiquement les Anglais. Le proverbe populaire franais, qui dit que *les mariages sont écrits dans le ciel*, est vrai s'il ne prétend pas enchainer la liberté humaine, laquelle peut, hélas! frustrer les desseins de Dieu et déranger les plans de sa miséricorde. C'est, semble-t-il, dans le monde peu chrétien, une chose bien indifférente que d'embrasser telle ou telle profession, telle ou telle carrière. A quoi bon intéresser le Ciel au choix de la route à suivre? L'on consulte son intérêt d'abord, sa vanité, sa convenance particulière, son ambition peut-être, ou d'autres mobiles moins louables encore, et sur la réponse de ces conseillers aveugles, parents et enfants décident que telle est la voie la plus avantageuse, et l'on n'hésite pas à s'y engager. Ainsi fait-on également pour les mariages, au moins pour beaucoup d'entre eux, et *l'on ne peut pas dire que ces mariages-là sont écrits dans le ciel*, mais bien dans les noirs abimes de l'enfer, où ricanent Lucifer et ses anges maudits de Dieu.

Joseph avait agi autrement. Il avait interrogé la volonté de Dieu. *"Indiquez-moi, mon Dieu,"* lui disait-il, *"indiquez-moi la voie que je dois suivre."* Et le Seigneur préparait doucement ce jeune homme docile et bon à l'honneur de diriger le plus saint, donc aussi le plus heureux ménage de tous les siècles... Que ne l'imitez-vous, jeunes gens et jeunes filles du Canada et d'ailleurs? Il ne vous arriverait pas alors de vous marier follement pour vous en repentir toute la vie, *"to marry in haste and to repent at leisure"*, ainsi que disent encore nos bons amis les Anglais.

(*A suivre*)

EXTRAIT DE LETTRE

"Taillon, Qué. "Je viens de vous dire comment notre famille a passé sa journée de prière en l'honneur de saint Joseph. E... était bien malade depuis trois semaines. Son frère l'abbé J. B. était à son chevet depuis six jours quand il a reçu votre lettre qu'on lui a lue, et le mourant était content. Il s'est mis à prier saint Joseph de venir le chercher, car il était bien résigné à la mort. La veille de la journée de prières, il demandait souvent si c'était la fête de saint Joseph. Je lui répondais: "Non, mais aujourd'hui, mercredi, c'est la journée consacrée à saint Joseph, et demain c'est ta journée de prières." Et il ne pensait qu'à cela, car souvent il me demandait la même chose. A dix heures du soir (veille du jour de prières) il dit: "Récitez le chapelet en l'honneur de saint Joseph, qu'il vienne me chercher." Tous l'on s'est mis à genoux, et lui-même aussi a répondu au chapelet tout au long. Au bout de quelque temps il me dit: "Maman, saint Joseph a manqué son coup, il n'est pas venu me chercher!" Je lui ai dit: "Il va venir plus tard". Il a diminué tranquillement, et à *minuit sonnant*, saint Joseph est venu le chercher pour sa journée de prières..." Mme X. S.

Ne pouvons-nous pas penser avec cette mère si chrétienne que son fils est allé faire sa journée de prières au ciel?... Heureux ceux qui meurent ainsi protégés par saint Joseph.

Saint Joseph, soutien des familles, priez pour nous!

MAISON SAINT-JOSEPH,
Otterburne, Manitoba.

Les nôtres en Saskatchewan

Un nouvel évêque-Aurons-nous un sénateur?-La campagne du "Patriote"

(L'Action française)

La dernière chronique de la Saskatchewan est du mois de mars. Le publiciste mystérieux qui se fait passer modestement pour UN SAUVAGE, y retraçait, de sa façon originale, les empiètements de l'anglais depuis les origines de la Saskatchewan jusqu'en 1911, qui donnèrent à la résistance organisée avec l'apparition du Patriote de l'Ouest. Cette période intéressante d'action française fera sans doute le sujet d'une de ses prochaines chroniques. [illegible] attendant, si vous le voulez bien, glanons un peu dans l'actualité de ces derniers six mois.

[illegible] plus [illegible] et aussi le plus significatif, est certainement la nomination de Sa Grandeur Monseigneur Prud'homme au siège de Prince-Albert. L'éminent titulaire qui succède au regretté Mgr Pascal sera le premier évêque né dans l'Ouest élevé à l'honneur de l'épiscopat. Doué de précieuses qualités, formé à l'école de Mgr Langevin et de Mgr Béliveau, jeune et actif, animé d'un grand zèle apostolique servi par l'expérience d'un ministère varié et la connaissance parfaite des détails de l'administration d'un diocèse, le nouvel évêque de Prince-Albert promet de fournir à l'Eglise un long et fructueux pontificat qui affermira les oeuvres commencées et en suscitera de nouvelles.

La nomination de Mgr Prud'homme a été accueillie avec joie dans tout le diocèse et même dans tout le Canada. Elle a mis fin à une longue anxiété et elle semble marquer le retour à l'orientation primitive et normale que certaines intrigues faisaient dévier depuis quelques années d'une façon alarmante.

L'Eglise de l'Ouest a été fondée par l'apostolat français et canadien-français au prix de sacrifices et d'héroïsmes dont Dieu seul peut récompenser tout le mérite et dont l'histoire moderne ne peut offrir que bien peu d'exemples. Il y a quinze ans, il n'y avait pas un seul évêque de langue anglaise dans tout l'Ouest, depuis Saint-Boniface jusqu'à Vancouver, et depuis Edmonton et Prince-Albert jusqu'à l'Extrême-Nord. Mais l'Ouest commençait à se transformer rapidement. Les moyens de transport étaient devenus plus commodes et la vie plus facile que du temps de la raquette et de la charrette à boeufs. On vit alors surgir des ambitions, tout au moins aussi humaines qu'apostoliques. En 1905, un mémoire secret était présenté à Rome, et appuyé par une haute personnalité, recommandant, sur des motifs fort spécieux, que toutes les nominations futures à l'épiscopat, dans l'Ouest, soient attribuées à des titulaires de langue anglaise. La chose paraissait alors tellement invraisemblable qu'on y attacha peu d'importance, mais on oubliait que le Canada est un pays bien lointain, bien mal connu en Europe, et que notre titre de colonie anglaise prête à de fâcheuses confusions dont l'intrigue a toujours su habilement tirer parti. Il est remarquable que tous les vicariats apostoliques, dont les missions restent fort pénibles, sont demeurés intacts depuis ces quinze années; mais l'archevêché de Vancouver, le nouvel évêché de Calgary, le nouvel archevêché de Winnipeg, l'archevêché d'Edmonton ont maintenant à leur tête des évêques de langue anglaise.

Je me suis laissé dire que les intrigues qui voulaient déjà placer un évêque de langue anglaise à Régina, lors de la formation de ce diocèse, se sont renouvelées, sous diverses formes, autour de la succession de Prince-Albert, malgré le bon droit évident des nôtres à un évêque de leur langue. Le prestige de notre illustre cardinal et de l'éminent archevêque de Régina auront contribué pour beaucoup à remettre enfin les choses au point et à faire la pleine lumière. La nomination de Mgr Prud'homme aurait en ce sens une haute signification, confirmée encore par la nomination de Mgr Couturier à Alexandria. Disons, sans plus, qu'il faut nous réjouir doublement si se trouve enfin enrayé un mouvement qui devenait bien dangereux pour la foi de nos populations, sans avancer beaucoup, d'ailleurs, la cause si chère à quelques-uns, de notre anglicisation.

* * *

Nous étions assurés d'avoir justice à Rome. Nous le sommes beaucoup moins d'avoir justice à Ottawa en ce qui concerne la nomination d'un sénateur de langue française pour remplacer feu le sénateur Prince. Nous avons fait savoir assez clairement à M. Meighen depuis huit mois ce que nous voulons. Les pétitions recommandées par l'Association Catholique Franco-Canadienne ont afflué de toutes parts au bureau du premier ministre, et plusieurs associations de la province de Québec les ont appuyées à leur tour. On nous a toujours répondu, naturellement, que la chose était prise en sérieuse considération, et... on a nommé sénateur M. Calder, qui est certainement un retors politicien unioniste, mais qu'on peut difficilement considérer comme un catholique canadien-français. Il reste un siège vacant, en Saskatchewan, qui est promis, dit-on, à un autre politicien également anglais et protestant. Mais puisque nous avons maintenant des représentants canadiens dans le ministère, l'occasion leur est belle de faire peser leur influence pour que l'on nous accorde la représentation à laquelle nous avons droit, et, comme disent les pétitions, "nous continuerons à prier."

* * *

Si nous attendons peu de chose du côté de la politique qui nous a souvent habitués aux déceptions de la part d'Ottawa depuis la Confédération, il ce de l'oeuvre et l'asseoir sur des bases financières solides. Québec ne peut rester indifférent à l'appel de détresse que leur font pour la première fois leurs frères de la Saskatchewan par la voix et cet ancien recteur d'université qui a dépensé les trois-quarts de sa vie à la formation de plusieurs générations d'étudiants aujourd'hui en mesure de payer une dette de reconnaissance à celui qui a été pour tous un bon père. La réponse sera généreuse, nous n'en doutons pas.

L'appel que fait, de son côté, le Patriote de l'Ouest de Prince-Albert est bien modeste. Il demande seulement d'être reçu à votre foyer. Voilà dix ans qu'il est sur la brèche. C'est lui qui a rendu nos organisations possibles, qui a su réaliser l'union absolue de tous devant le danger commun, qui a groupé toutes les bonnes volontés, remonté les courages, dirigé les batailles et rendu plusieurs fois la résistance victorieuse. S'il disparaissait, ce serait une calamité nationale. Il ne veut pas disparaître comme l'auraient souhaité les Orangistes qui ont été un jour jusqu'à demander sa suppression. Il veut au contraire agrandir son champ d'action et d'influence en obtenant une plus large diffusion, non seulement dans sa province, mais au loin, dans Québec et les autres provinces, chez tous les dirigeants de la race, chez tous les apôtres d'action française auxquels il fera mieux connaître l'Ouest canadien, avec ses luttes et ses problèmes, ses avantages et ses difficultés. Ce journal, dont le maintien depuis dix ans est un prodige d'énergie, se publie chaque semaine à douze et souvent à seize pages débordantes de vie et de combativité. (1) Il est à la tête de cinq mille abonnés, et il voudrait doubler ce chiffre avant la fin de l'année. Il a institué à cet ecet un concours d'abonnements avec des prix d'une valeur totale de cinq mille piastres. De nombreux candidats sont sur les rangs dont la lutte promet d'être aussi chaude que celle des élections. Je n'ai pas l'honneur d'être moi-même candidat, mais je voudrais faire ma petite part en faveur de ce vaillant défenseur de nos droits en le recommandant de tout coeur au public si intelligent de l'Action française.

Albert PRINCE.

(1) Un récent article, où il dénonçait l'emprise que veut exercer la franc-maçonnerie sur le personnel enseignant de l'école rurale par l'offre de $15,000 que faisait officiellement la grande Loge de la Saskatchewan pour payer les frais d'Ecole Normale de 50 instituteurs, lui a valu des menaces.

Autour de la Ferme



POUR LES PORCS

On a souvent démontré que les méthodes les plus simples sont les meilleures, et la station de Lacombe a prouvé par des expériences que cette règle s'applique également à l'hivernement des porcs. Bien des gens qui n'en ont pas fait l'essai hésitent à entreprendre l'élevage des porcs, à cause des températures excessivement froides. Ils s'imaginent qu'il faut des bâtiments très coûteux.

Nous avons fait pendant quelque temps des expériences pour voir s'il vaut mieux tenir les porcs dans des bâtiments ou dans de simples cabanes, où ils sont nourris en plein air. Le système des cabanes a démontré sa supériorité; le lard coûte moins cher; il faut moins de grain et moins de travail.

L'engraissement à l'intérieur a coûté plus cher, sans doute à cause de l'humidité plus forte et des écarts plus considérables de température. Les porcs tenus à l'extérieur étaient plus vigoureux et moins sujets aux attaques de rhumatisme et d'autres maladies, que ceux qui étaient logés dans des porcheries que l'on s'était ingénié à grands frais à rendre chaudes et confortables.

Les cabanes qui sont distribuées en été dans les différents pacages sont rentrées dans des enclos pour l'hiver où elles sont mises côte à côte, à environ un pied d'écartement, et à un pied d'une clôture en fil de fer qui entoure l'enclos en été. On remplit alors de paille bien foulée l'espace qui se trouve à l'extrémité et entre les cabanes, et on amoncelle cette paille entre les toits des cabanes jusqu'à ce que celles-ci soient presque complètement recouvertes à l'extrémité nord, côtés et dessus.

Nous avons employé avec succès, la trémie (nourrisseur automatique) et nous abreuvons les porcs dans des auges plates. La plus grande difficulté jusqu'ici de cette alimentation d'hiver a été de fournir une provision d'eau suffisante, car il est important que les porcs reçoivent de l'eau à intervalles fréquents et il faudrait qu'ils puissent boire à volonté.

Lorsque les porcs ont accès à des meules de paille, le nourrisseur n'a pas à s'inquiéter s'il manque de cabanes, car les meules qui n'ont pas été durcies par le piétinement d'autres bestiaux (ce piétinement obstrue la ventilation et fait transpirer les porcs) sont d'aussi bons abris pour l'hiver que l'on peut se procurer. Les porcs qui ont une provision suffisante d'eau, une meule de paille à eux et une trémie feront une bonne augmentation de poids pendant les plus grands froids de l'hiver.

L'hiver dernier, à la station de Lacombe, nous avons logé dans les quartiers de ce genre, 75 truies portières. Ces truies qui avaient reçu pendant l'hiver une ration quotidienne moyenne de six livres de grain, étaient en bon état au printemps et ont toutes donné naissance à de saines portées de porcelets. Le grain était donné par terre, ce qui fournissait une meilleure occasion aux truies de tous les âges de se procurer leur part.

On nous a demandé si dans les endroits où des centaines de cochons sont ensemble on ne court pas le risque de trop remplir les cabanes. Nous n'avons aucune difficulté lorsque les porcs sont groupés par âge et par taille.

G.-H. HUTTON,

Régisseur, station exp., Lacombe, Alta.

Aidons la luzerne a hiverner

La faculté de donner des récoltes avantageuses plusieurs années de suite, sans nouveaux semis, est l'un des avantages principaux de la luzerne; il est donc clair que la luzerne doit pouvoir résister à l'hiver, sans cela sa culture ne saurait être un succès. Il est clair également que l'on doit prendre toutes les précautions pour que la récolte hiverne dans le meilleur état possible.

La luzerne à besoin de soins particuliers sous ce rapport. Un peu délicate de nature, elle souffre beaucoup de l'hiver dans un climat froid, à moins qu'elle ne soit l'objet de soins intelligents. Ceci c été démontré à maintes reprises et bien des échecs dans les progrès de la luzerne au Canada proviennent du fait qu'elle n'a pu résister à l'hiver.

On a beaucoup insisté sur le choix de la variété qui fournit, dit on, la meilleure garantie contre les dommages de l'hiver. Il a été démontré en effet que certaines variétés, dans des conditions rigoureuses, peuvent hiverner sans souffrir, tandis que d'autres, moins rustiques, souffrent beaucoup ou périssent entièrement. Il ne saurait y avoir de doute relativement à l'importance d'employer les meilleures variétés, c'est-à-dire celles qui peuvent le mieux résister à l'hiver. Mais d'autre part c'est une erreur de croire qu'une variété suffisamment rustique doit toujours hiverner en parfait état, simplement parce qu'elle est rustique. Il est très vrai qu'une variété soi-disant rustique peut mieux résister à un hiver rigoureux qu'une variété plus tendre. Mais même une variété très rustique peut succomber lorsque les conditions de climat sont très défavorables ou que la récolte n'est pas bien entretenue. Nous en avons eu la preuve l'hiver dernier dans plusieurs parties du Canada où les variétés les plus rustiques ont péri complètement dans certains endroits.

Pour faire en sorte qu'une luzernière puisse résister à l'hiver, que ce soit une luzernière d'un an ou de plusieurs années, il est essentiel qu'elle soit en mesure, au moment où l'hiver arrive, de se protéger contre les conditions rigoureuses qui peuvent menacer de la faire périr pendant l'hiver. La meilleure protection contre l'hiver que la luzerne puisse recevoir sous un climat canadien, est une bonne couche de neige. Il s'en suit donc qu'une luzernière doit être dans l'état voulu pour retenir la neige qui peut tomber. En d'autres termes, une luzernière ne doit jamais être broutée jusqu'à ras terre vers la fin de l'automne. Il ne faut pas non plus qu'elle soit coupée si tard dans la saison qu'elle ne puisse faire une nouvelle pousse suffisante pour retenir la neige. On doit donc toujours laisser une bonne pousse pour la protection d'hiver.

M.-O. MALTE,

Agrostographe du Dominion.

LE MARCHE

Mardi, le 1er novembre

Il est évident que le mouvement du grain a atteint son maximum et qu'il est sur son déclin. Certes, il vient encore beaucoup de grain sur le marché, mais les dernières inspections démontrent clairement que le gros du grain est expédié. Hier il a été inspecté 1,275 chars de grain, dont 1,057 de blé, 147 d'avoine, 26 d'orge, 23 de lin et 22 de seigle. A pareille date l'an dernier, il avait été inspecté 845 chars de blé. C'était sensiblement moins que cette année. On a une idée du déclin dans le mouvement du blé en se rappelant que mardi dernier, 25 octobre, 1,886 chars de blé ont subi l'inspection.

Il y a encore de l'espace disponible pour 25,000,000 boisseaux aux élévateurs terminus. Il y a sept navires dans le havre et plusieurs autres doivent y mouiller ces jours-ci, de sorte qu'il n'y aura probablement pas trop de congestion.

Le marché se maintiendrait si ce n'était qu'il y a absence de demande de la part des exportateurs. C'est le grand facteur. Les acheteurs ne font guère de besogne. Il y aura ici et là quelques achats mais rien de bien important avant janvier, selon ceux qui prétendent s'y connaitre.

La forte baisse subie par les tarifs de transport par eau, canaux et océan, a fait faire de rudes pertes aux importateurs européens. On dit que des importateurs qui avaient acheté du blé de juillet ont dû revendre en subissant une perte de 35 sous le minot. On comprend facilement qu'ils ne veuillent pas se risquer et se contentent d'acheter au fur et à mesure selon les nécessités du moment.

Le marché d'aujourd'hui, après s'être bien maintenu durant le cours de l'avant-midi, a dégringolé vers midi sous la pression d'une forte offre en présence d'une faible demande. Il a fermé à quatre sous de moins que la veille pour le No 1 Nord.

Mercredi, le 2 novembre

Le marché a été remarquablement faible. Une vague de pessimisme passe sur les acheteurs. Ceux qui jusqu'ici, en face des statistiques, affirmaient que le prix du blé devait remonter, sont maintenant beaucoup moins confiants. Si l'Argentine craignait pour sa récolte, cela pourrait influencer notre marché, mais tout fait prévoir là-bas une excellente récolte.

On ne craint plus maintenant un arrêt du traffic et une congestion des ports. Il y a évidemment congestion, mais le gros du grain est évidemment transporté. Toujours peu de demande des exportateurs; cela uni au fait qu'il y a peu de spéculation continue à faire baisser les prix. Le blé de décembre a même baissé à $1.00⅜.

Il y a eu aujourd'hui peu de demande pour le No 1 et le No 2, et aucune pour le No 3. L'offre a été très forte. On dit que les meuneries de l'Alberta demandent les premières qualités afin de remplir certaines commandes de farine pour l'Orient.

Jeudi, le 3 novembre

Il a été inspecté aujourd'hui 1,344 chars de blé, 126 d'avoine, 30 d'orge, 17 de lin et 18 de seigle. A pareille date l'an dernier il avait été inspecté 1,080 chars de blé.

Le marché, ouvert à $1.05¼, s'est bien maintenu au début de la journée, n'offrant que de légères fluctuations. On semble avoir bien liquidé la situation et tous escomptent une reprise. Cependant elle ne saurait être possible et ne pourrait se maintenir que s'il y avait un changement radical dans la situation des exportateurs.

Le gros du mouvement du grain est passé. Il y aura moins de ventes d'options (*hedging sales*) afin de protéger le grain en mains. C'est jusqu'ici un facteur qui a déplorablement influencé le marché. Il faudra encore quelques jours avant qu'il y ait baisse remarquable dans le chiffre des arrivages à Winnipeg et à la tête des lacs, car il y a beaucoup de chars sur la voie et dans les cours.

Les exportateurs de New-York déclarent que l'Europe s'intéresse beaucoup à la récolte de l'Argentine. Tant que les promesses d'une belle récolte en Argentine se maintiendront, l'Europe ne s'occupera guère de notre grain.

Le prix de la farine a subi une baisse aujourd'hui à Winnipeg et le marché de la farine aux Etats-Unis est très faible. Tous les marchands de la république américaine ont fait de gros achats en prévision de la grève et n'en feront pas d'autres d'ici quelque temps. Il y a si peu de commandes que plusieurs meuneries américaines ont dû fermer leurs portes.

Le marché a dégringolé à la dernière heure à la suite de la nouvelle de la revente de grain du Manitoba à Liverpool. Mais cela n'a aucunement incité les exportateurs à acheter. Bonne demande pour le No 1 et le No 2. Le No 3 n'est aucunement recherché.

* * * *

Vendredi, le 4 novembre

1,372 chars ont subi l'inspection: blé, 1,229; avoine, 100; orge, 19; lin, 11; seigle, 11; criblures, 2. A pareille date l'an dernier, il avait été inspecté 1,082 chars de blé. Comme on le voit, il y a encore d'importants arrivages, mais le déclin est évident et ne pourra que s'eccentuer.

Le marché s'est montré ferme dès le début. La demande n'a pas tardé à absorber tout ce qui était offert et dès onze heures, le prix atteignait $1.02.

Les acheteurs sont plutôt pessimistes en dépit de certains points assez encourageants du rapport de l'agence Russell de New-York. Selon ce rapport, les maisons importatrices d'Angleterre auraient commandé assez peu de blé manitobain pour livraison prochaine. D'autres maisons d'exportation, qui font plutôt affaires avec le reste de l'Europe, prétendent qu'il y a actuellement des contrats pour 20,000,000 de boisseaux. Les uns portent même ce chiffre à 30,000,000. Quelques-uns vont jusqu'à cinquante millions.

Il se fait un peu d'exportation si l'on veut, mais le grand mal provient de ce que l'Angleterre n'achète chaque jour qu'une moyenne de 500,000 boisseaux alors que nous en avons à vendre deux millions.

Un courtier auquel on demandait quelles perspectives nous avions de vendre notre blé de qualité inférieure aux pays d'Orient a déclaré en réponse qu'on leur en avait déjà vendu deux ou trois millions, mais que le chiffre d'affaires fait de ce côté n'était pas suffisant pour influencer un marché comme celui de Winnipeg.

Une dépêche non confirmée dit que la récolte en Argentine est menacée par le froid et les sauterelles.

D'après les rapports en main jusqu'ici, les fermiers ont livré 120,000,000 boisseaux de blé. 94,000,000 boisseaux ont passé à Winnipeg et 74,000,000 ont atteint Fort William. On calcule que des 20,000,000 de différence, 12,000,000 ont été achetés par les meuneries et que 8,000,000 sont encore dans les chars. Jusqu'ici 54,000,00 boisseaux ont quitté les élévateurs de Fort William.

Cours du grain fourni par Le Comptoir Agricole Ltée pour la semaine finissant le 7 Novembre 1921

PRIX DECHARGE A FORT WILLIAM OU PORT ARTHUR

Grains	Mardi 1 Nov.	Merc. 2 Nov.	Jeudi 3 Nov.	Vend. 4 Nov.	Samedi 5 Nov.	Lund 7 Nov.
Blé No. 1 Nord	1.06⅝	1.04½	1.02	1.04	1.04¾	MARCHE FERME
2 Nord	1.04	1.02¼	.99¼	1.01⅛	1.01¾	
3 Nord	.99½	.97⅜	.94¾	.96⅛	.97	
Avoine 2 CW	.40	.39¼	.38¾	.39⅜	.39⅝	
3 CW	.37	.36¼	.35⅞	.36⅜	.36¾	
Orge 3 CW	.57¼	.55⅜	.54	.55	.56¼	
4 CW	.52⅝	.51	.49½	.50½	.51¾	
Lin 1 NW	1.70½	1.69	1.67	1.72¾	1.70½	
2 CW	1.66½	1.65	1.63	1.68¾	1.68½	
Seigle 2 CW	.80¼	.77¾	.74	.76½	.76¾	
Prix sur voie (Track)						
Base Blé 1 Nord	1.05½	1.03⅝	1.00¾	1.02⅞	1.03	
Avoine 2 CW	.38⅞	.38⅛	.38	.38⅝	.38⅞	
Orge 3 CW	.56⅛	.54⅛	.53	.54	.55¼	
Lin 1 NW	1.69½	1.68	1.66	1.71¾	1.71½	
Seigle 2 CW	.79½	.76¼	.73	.75½	.75¾	
Options						
Blé Novembre	1.06½	1.04⅝	1.01¾	1.03⅞	1.04	MARCHE FERME
Décembre	1.03⅝	1.02¼	.99¾	1.00¾	1.01⅞	
Mai	1.09½	1.08⅛	1.05½	1.06¼	1.07	
Avoine Novembre	.39½	.39⅛	.38⅝	.39¼	.39½	
Décembre	.37⅝	.37¼	.36½	.37½	.37⅝	
Mai	.40⅝	.40⅝	.39⅞	.40⅜	.40¾	
Orge Novembre	.57¼	.55⅜	.54	.55	.56¼	
Décembre	.55¾	.54½	.53	.53½	.54¼	
Mai	.59¾	.58⅝	.57½	.57½	.58⅝	
Lin Novembre	1.70½	1.69	1.67	1.72¾	1.72½	
Décembre	1.69½	1.68¾	1.67½	1.73	1.71⅞	
Mai			1.71½	1.77½	1.78	
Seigle Novembre	.80¼	.77¾	.74	.76½	.76¾	

CONDITION ANORMALE DU COMMERCE DU BOEUF

Les éleveurs souffrent des préférences dont les ménagères font preuve

Il existe, depuis plusieurs mois, une étrange disparité dans la demande du public pour les produits du boeuf.

Les coupes des quartiers de derrière paraissent être recherchées par tous pendant que les coupes des quartiers de devant des mêmes animaux sont négligés à un degré remarquable.

Le tableau ci-dessous établit une comparaison entre les prix des coupes des quartiers de derrière et celles des quartiers de devant; les prix indiqués ont été fournis par une maison de gros de Toronto pour les mois de juillet 1920 et juillet 1921.

Prix du gros (comparés)

Juillet 1920 — Sous par livre

	Quartiers de devant	Quartiers de derrière
Bouvillons—		
Choix	24	38½
Bon	22	38
Ordinaire	21	36
Vaches—		
Choix	22	33
Bon	20	32½
Ordinaire	20	30½

Juillet 1921 — Sous par livre

	Quartiers de devant	Quartiers de derrière
Bouvillons—		
Choix	13	26
Bon	12	25½
Ordinaire	11	25
Vaches—		
Choix	11	23½
Bon	10	22
Ordinaire	9	22

Il y a toujours eu une certaine différence entre le prix des viandes provenant des quartiers de devant et le prix de celles provenant des quartiers de derrière, mais l'on remarquera entre les deux listes de chiffre donnés dans les colonnes 1 et 2 et ceux des colonnes 3 et 4 une forte divergence, la différence relative entre les quartiers de devant et ceux de derrière étant plus que normale.

Ceci est attribué à un changement bizarre qui s'est produit, depuis quelques années, dans la manière d'acheter d'un grand nombre de personnes. Pendant la guerre, alors que les salaires étaient élevés, le budget de milliers de familles s'est accru et les ménagères ont pris l'habitude de n'acheter que des coupes de viande "populaires" et de demander avec insistance du bifteck, des longes, de cotelettes et des rôtis, tandis que les coupes de devant, moins bien connues, étaient complètement dédaignées. L'habitude acquise s'est continuée. Il en est résulté une répartition inégale des diverses coupes du boeuf qui a causé une condition anormale du marché de viande.

Les prix des quartiers de devant ont dû être réduits peu à peu et, nonobstant ces réductions, les empaqueteurs et les marchands de gros ont peine à écouler cette partie de leurs produits. Cette situation force la hausse des prix des quartiers de derrière qui doivent rapporter un double profit — le leur, et celui qu'il est impossible de faire avec la vente des quartiers de devant. Seul ce moyen permet aux commerçants de viande de maintenir leur commerce.

Ces faits sont dignes de l'attention des éleveurs, car ils affectent de façon vitale le marché du boeuf. Maintenant, moins que jamais, pourra-t-on tirer profit de l'élevage de boeufs et de jeunes taureaux plus pesant dans leurs quartiers de devant. La demande pour cette viande sera si peu considérable que le prix par tête devra être réduit.

Le tableau donné plus bas indique d'une façon que tous comprendront, ce que signifie, pour les producteurs de viande, cette différence de prix.

En supposant que 100 représente la demande pour les quartiers de devant, les chiffres des deux autres colonnes donnent, aux dates indiquées, la consommation relative des coupes des quartiers de derrière.

Demande de consommation (comparée)

	Quartier de devant	Quartier de derrière Juillet 1920	Quartier de derrière Juillet 1921
Bouvillons—			
Choix	100	160	200
Bon	100	170	210
Ordinaire	100	170	230
Vaches—			
Choix	100	150	210
Bon	100	160	230
Ordinaire	100	150	240

La différence de prix, on le constatera, est plus grande dans les viandes de deuxième ou de pauvre qualité. Quoique, naturellement, il soit impossible de faire l'élevage d'animaux produisant cette proportion, il est essentiel d'élever des animaux d'un poids aussi considérable que possible dans les quartiers de derrière. Il est à noter que le poids des os dans les divers quartiers ne varie que d'environ un pour cent. Dans une carcasse de boeuf, l'on trouve de 18 à 20 pour cent d'os dans les quartiers de devant et de 17 à 19 pour cent d'os dans les quartiers de derrière.

Il est difficile de dire quand les conditions redeviendront normales. La marge indiquée ici-haut, quoique n'étant pas aussi marquée qu'en juillet, cause encore des difficultés extrêmes au commerce des viandes, de gros et de détail. Le seul remède à cet état de choses, serait un changement dans la manière d'acheter du public consommateur. Ce dernier peut être en quelque sorte influencé par le boucher détailleur; mais, d'après les indications actuelles, ce changement nécessaire prendra beaucoup de temps à se produire.

Le Marché

BETAIL

"Steers"—
Excellents .... $4.75—$5.00
Bons .... $3.75—$4.50
Moyens .... $3.00—$3.50
Ordinaires .... $2.00—$2.75

"Feeders", "Steers"—
De choix .... $4.00—$4.25
Bons .... $3.75—$3.75

"Stockers", "Steers"—
De choix .... $3.00—$3.25
Bons .... $2.00—$2.75

"Oxen"—
Bons .... $3.50—$4.00
Moyens .... $2.75—$3.25
Ordinaires .... $1.50—$2.50

"Bulls"—
Ordinaires .... $1.50—$1.75
Bons .... $2.25—$2.50

Taures de Boucherie —
De choix .... $3.75—$4.00
Bonnes .... $2.75—$3.50

Taures: "Stockers"—
Choix .... $2.75—$3.00
Bons .... $2.00—$2.50

Veaux—
Bons .... $3.00—$3.50
Ordinaires .... $2.00—$2.50
De choix .... $4.00—$4.75

Cochons—
De choix .... $10.75—$10.75
Lourds .... $5.75—$8.75
Légers .... $10.50—$10.75
Truies .... $4.75—$6.75
"Stags" .... $4.00—$4.75

Vaches de boucherie—
De choix .... $4.00—$4.75
Bonnes .... $3.00—$3.50
Ordinaires .... $2.00—$2.50
Pour conserves .... $1.00—$1.75

Moutons—
Bons moutons .... $3.00—$4.50
Ordinaires .... $2.00—$2.50
Agneaux .... $6.50—$8.00
Ordinaires .... $4.50—$5.50

PRODUITS

Prix du Gros

Fromage Manitoba .... .19

Oeufs—
Frais pondus à l'expéditeur de campagne .... $ .39—$ .40

Beurre
Prix du Winnipeg Produce Exchange du 21 octobre—
Crèmerie, "First" $36¾—37½a—36b
Crèmerie, d'entrepôt No. 1 37¼-37a-36b
Crèmerie, Beurre d'août .... .37a

Farine—
Lake of the Woods—
Sac de 98 livres $3.75
2 sacs de 49 livres $3.82½
4 sacs de 24 livres $3.92½

Western Canada—Purity—
Sac de 98 livres $3.75
2 sacs de 49 livres $3.82½
4 sacs de 24 livres $3.92½

Ogilvie—Royal Household—
Sac de 98 livres $3.75
2 sacs de 49 livres $3.82½
4 sacs de 24 livres $3.92½

Maple Leaf—King's Quality—
Sac de 98 livres $3.90
2 sacs de 49 livres $3.97½
4 sacs de 24 livres $4.07½

Légumes
(Les prix mentionnés ici sont ceux des "jobbers" aux fermiers)
Patates nouvelles. Au char No. 1 f.o.b. Winnipeg .... $ .40
Qualités inférieures .... $ .25—$ .30
"Jobbers" aux détailleurs—
No. 1. même couleur .... .80c
Mélangées .... .70c
Choux. Nouveaux $1.00
Betteraves. Le cent $1.00
Navets. Le cent $1.00
Carottes. Le cent $1.00
Oignons. Le cent $4.00

Alimentation
Son. La tonne, pour campagne $16.00
Gru. La tonne, pour campagne $18.00

Gruau—
Le sac de 80 livres $2.40

Foin—
No 1 Timothy $23.00
No 2 Timothy $21.00
No 1 Red Top $15.00
No. 2 Red Top $12.00
Upland, No. 1 .... $11.00
Upland, No. 2 .... $9.00

Paille—
Blé, avoine ou seigle. En balles $7—$8

Note—Il n'y a pas de demande pour le foin de qualité inférieure. Ces prix sont pour le foin nouveau "f o b", Winnipeg.

Hommage des anciens du Collège

A Sa Grandeur Mgr Prud'homme

Le dimanche soir, 30 octobre, ce fut le tour des anciens élèves du Collège de Saint-Boniface de fêter leur ancien confrère, Mgr Prud'homme. Comme on devait s'y attendre, entre confrères, ce fut une réunion plus cordiale que solennelle, joyeuse aussi, mais où la gaieté de vieux camarades était nuancée du respect dû au caractère épiscopal.

La soirée débuta par la présentation d'une bourse bien garnie, don des anciens élèves du Collège à l'évêque de Prince-Albert.

Nous donnons ici la dernière partie de l'allocution qui accompagnait cette magnifique offrande.

"Ces voix des grands poètes, les plus belles qui aient enchantées le monde, ces voix des grands évêques, les plus imposantes, vous préparaient à entendre et à comprendre une voix plus haute encore, voix du ciel, celle-là, voix de l'Homme-Dieu: pour vous allait retentir la parole conquérante, le "Sequere me!" de notre Maître à tous: "Suis-moi!"

Comme les Apôtres, à l'appel divin, vous avez tout abandonné pour être fidèle, comme toujours, au devoir.

Au Séminaire de Saint-Sulpice, pépinière de prêtres distingués, d'illustres évêques, vous alliez rencontrer, parmi vos nouveaux confrères venus de toutes les parties du Canada et de l'Amérique, une élite entre les élites: dans des luttes courtoises et amicales vous alliez mesurer vos forces.

Alors une question grave se posait pour vous, pour nous tous, vos premiers confrères, pour l'institution qui avait guidé vos premiers pas: "Cette formation que vous aviez reçue ici, au petit Collège de Saint-Boniface, que valait-elle, par comparaison avec d'autres? Notre représentant allait-il faire bonne figure, ou du moins paraître sans trop de désavantage dans un milieu si brillant?"

La réponse à cette question, Monseigneur, vous n'avez pas tardé à la donner, éclatante. Nous, vos confrères d'alors, nous nous rappelons avec quelle joie et quelle fierté nous accueillîmes la nouvelle de vos succès en ce centre intellectuel, succès couronné par la soutenance publique d'un tournoi philosophique et théologique, en présence d'un clergé nombreux, de plusieurs évêques, de Son Excellence le Délégué Apostolique.

Et nous nous disions: "C'est l'un des nôtres!"

Mais un théâtre encore plus illustre allait mettre en relief la qualité de votre talent théologique et éprouver la solidité de votre formation.

"Urbem quam dicunt Romam, Meliboee — La ville qu'on appelle Rome...! — Haec tantum alias inter caput extulit urbes, Quantum lenta solent inter viburna cupressi. — Autant le cyprès élève sa tête altière au-dessus des vignes rampantes, autant cette Rome élève la sienne audessus de toutes les autres cités."

Dans la Ville Eternelle, cependant, parmi cette élite intellectuelle du monde ecclésiastique, le représentant du Collège de Saint-Boniface fit encore un grand honneur à son Alma Mater.

De Rome, enfin, vient de retentir une seconde fois l'appel du Maître: "Sequere me! — Suis-moi vers un plus haut sommet!"

Cette nouvelle vocation, Monseigneur vous a élevé au-dessus de nous tous. Après avoir été collégien comme nous, vous êtes devenu évêque par la grâce de Dieu, pasteur et père des âmes, père aussi des nombreux prêtres que vous ordonnerez et qui vous devront leur sacerdoce pour l'éternité!

A cette élévation de l'un des nôtres, comment aurions-nous pu rester insensibles? Cet honneur ne rejaillit-il pas sur nous tous, vos anciens confrères? N'avons-nous pas le droit d'en réclamer une part, nous qui avons eu la même formation dans la même institution?

Et qui pourrait nous blâmer de ce mouvement de fierté? L'honneur, je ne dis pas les honneurs, est un lien si précieux! Cet honneur, trésor sacré, si jamais quelque esprit malveillant s'avisait de le ternir et de nous le contester, à nous comme corps et à titre d'anciens élèves du Collège de Saint-Boniface, vous seriez, Monseigneur, notre réponse péremptoire. Parmi les prêtres nombreux et distingués que nous comptons de nos rangs, vous êtes le second évêque; et vous savez à quel point nous sommes fiers du premier comme du second.

Il y avait donc, ce soir, une occasion exceptionnelle de réunir notre grande famille collégiale pour resserrer autour de Votre Grandeur les liens de fraternité qui doivent nous unir, pour ranimer nos ardeurs juvéniles et nos enthousiasmes d'antan en faisant revivre les souvenirs du jeune âge.

Cependant, quoique toujours et plus que jamais l'un des nôtres, vous n'êtes plus un disciple, vous êtes devenu Maître à votre tour; car l'une des fonctions principales de l'évêque est d'enseigner: "Episcopum oportet docere." Quelle leçon devons-nous attendre de l'Elu de Dieu? Ce n'est pas une règle de grammaire mais une règle de l'Esprit Saint que vous avez formulée en montant de la chaire doctorale: "Ut sint unum! — Qu'ils soient un!" Telle a été votre première leçon.

Sans doute, lorsque vous énonciez cette règle de charité divine, si conforme à votre caractère épiscopal et aussi à votre caractère personnel, vous aviez en vue votre diocèse d'abord; c'était une délicate assurance d'égale charité pour toutes les catégories, pour tous les fidèles d'origines différentes qui forment votre troupeau bien-aimé.

Mais vos confrères de collège ne peuvent-ils pas, sans détourner votre pensée, s'appliquer à eux-mêmes la règle et la leçon qu'elle comporte?

Cette devise: "Ut sint unum!" nous commande de toujours rester unis dans l'attachement à un même idéal de foi, de patrie et d'honneur, l'idéal de notre "Alma Mater".

Mais comment pratiquer cette unité? Entre les caractères, les esprits, les intérêts, il y a, il y aura toujours des divergences inévitables. Cette unité difficile, nécessaire pourtant entre tous ceux qui ont reçu la même éducation chrétienne, vous nous indiquez le moyen de la réaliser en nous montrant, dans votre écusson, le Sacré-Coeur de Jésus planant au-dessus d'un champ de blé comme un soleil fécondant le sol de la patrie commune: symbole éclatant de la charité chrétienne qui féconde et vivifie le travail des enfants d'une même église, d'une même patrie, d'un même Collège, donc d'une même famille.

Parmi ces travailleurs, chacun se dévoue à sa tâche dans un champ distinct de celui du voisin: de là des points de vue et des horizons différents. Mais entre tous les confrères de la même famille collégiale pour que règne une chaude sympathie, une compréhension fraternelle, un respect mutuel, vous nous montrez à tous, en un geste superbe le même soleil, le Sacré-Coeur de l'Homme-Dieu, éclairant la même devise: "Ut sint unum!"

Monseigneur, nous avons été dociles à cette leçon et nous avons voulu la mettre en pratique dès ce soir. Dans une même pensée d'hommage à Votre Grandeur et de fraternelle union nous avons concerté cette réunion d'anciens élèves du Collège.

Nous nous sommes unis aussi pour une même oeuvre de charité apostolique: votre immense diocèse nous est un peu apparenté, puisqu'il a pour père un des nos confrères. Il a besoin de prêtres formés à l'image de leur Pasteur. Ce sera donc pour nous une satisfaction du coeur, un honneur pour notre corporation, un gage de bénédiction pour nos âmes de vous aider, par nos modestes contributions, à vous préparer des collaborateurs dans le champ du Père de famille.

Veuillez donc, Monseigneur et cher confrère, recevoir cette offrande, symbole de notre unité dans la foi et les principes de notre "Alma Mater", et témoignage d'affection de Votre Grandeur, de la part des

Anciens élèves du Collège de Saint-Boniface.

En retour, nous implorons votre bénédiction épiscopale.

* * *

Sa Grandeur Mgr Prud'homme remercia d'abord en termes émus et délicats ses confrères de Collège pour leur belle offrande et les sentiments qui l'accompagnaient. Puis, comme heureux de rejeter toute contrainte et de s'épanouir en famille après ces jours d'apparat officiel et de fatigue, il se laissa aller à une causerie familière, rappelant des incidents plaisants de sa vie de collège.

Ce fut le signal de la causerie générale où tous revécurent le "vieux temps." A certains intervalles, des artistes venaient charmer les anciens redevenus collégiens. Citons MM. Hélie et Jutras, toujours si obligeants à égayer une réunion par leur beau talent artistique. M. le docteur Trudel, par une superbe déclamation suivie d'un rappel nous fit croire que nous étions encore à l'"Académie" comme autrefois. M. l'abbé Lambert lut la poésie très délicate et vibrante qu'un "ancien condisciple" avait composée pour la circonstance. Respectons l'anonymat que l'auteur voulut garder, mais tous distingueront le poète distingué.

Durant toute la réunion, l'orchestre, dont M. Gens est l'habile et obligeant directeur, fit entendre des morceaux choisis. Le concours de ces artistes distingués fut, comme toujours, fort apprécié.

Le lever du rideau fut très "goûté." Les Révérends Pères Jésuites s'étaient dit: "Pour nos anciens élèves, il faut des douceurs pour adoucir d'anciennes et paternelles rigueurs. Et surtout pour notre ancien élève, maintenant évêque, il faut bien faire les choses." Ce fut donc un goûter succulent qui fut servi. Et chacun fit son devoir. M. Hector Allard charma les convives par le son argentin du "verre tin tin."

Sa Grandeur Mgr Béliveau, "un ancien" lui aussi honora la réunion par sa présence.

La réunion se clôtura par le chant du Collège entonné par M. Beaudry.

Puisse une telle fête se répéter. Pourquoi pas? car bien des gens clairvoyants prétendent que la liste des évêques anciens élèves du collège n'est pas close.

Au Collège

CERCLE PROVENCHER DE L'A. C. J. C.

DU COLLEGE DE ST-BONIFACE

Enfin les collégiens se sont de nouveau remis au travail. Leurs différentes associations sont maintenant réorganisées et les élections ont eu lieu. Le 9 octobre, les anciens membres du Cercle Provencher se réunissaient et se choisissaient des officiers:

Le R. P. A. Dubé, professeur de sciences au Collège, remplace le R. P. G. Hacault comme aumônier-directeur.

Voici le résultat des élections:

Président, E. Préfontaine; vice-président, R. Bernier; secrétaire, P. Frossard; secrétaire-correspondant, Hector Allard; trésorier, Rodolphe Bélanger; conseiller de Rhétorique, A. Piché.

Notre nouveau directeur a eu l'heureuse idée de nous proposer de rétablir parmi nous la Communion par roulement. Ce fut voté à l'unanimité.

Le programme de l'année, tel que tracé par le R. P. A. Dubé, promet d'être à la fois très utile, solide et varié. Les séances comprendront surtout, outre la lecture de piété, une chronique des événements religieux, politiques et sociaux, de la quinzaine, et une étude approfondie portant sur notre histoire, en commençant par les ouvrages de M. l'abbé Groulx.

Notre prochaine réunion aura lieu le 23 octobre.

H. ALLARD, s.-c.

Le diable au congrès

Un dialogue qui met au vif une plaie des catholiques

Je viens de rencontrer le diable, au coin de la rue Bayard.

Il était tiré à quatre épingles, pardessus gris-fer, col mou, pantalon à l'impeccable pli, souliers Richelieu, chaussettes rose trémière...

— Que fais-tu là..?? lui dis-je... car nous nous tutoyons.

— Je surveille ton Congrès...

— Il t'inquiète donc un peu..?

— Oh! si peu!.. ricana-t-il d'un ton sarcastique.

Mais, derrière son monocle d'écaille blonde, je surpris le mensonge dans son oeil.

Il se mit à marcher à côté de moi.

— Agitez-vous tant que vous voudrez, je vous tiens tous à la gorge!... Vos rapports m'amusent... vos voeux dilatent doucement ma rate pourtant si recroquevillée. Vous voyez cette poigne..? — Il me montra ses doigts osseux — elle a noué sur les yeux des catholiques un bandeau qui ne s'est pas défait depuis un demi-siècle... Ah! je sais faire les noeuds, moi!...

* * *

Nerveusement, avec sa canne, il me désignait des passants:

— Tiens... ce monsieur chic..? Il l'a, mon bandeau!... C'est un catholique... tu entends bien..? un catholique... Or, il est abonné à un journal du matin à moi; et, en plus, chaque soir, il envoie un employé chercher le journal protestant. Il le lit, le met au panier, et de là, ce journal passe et prêche dans toute la maison jusqu'à la cuisine... Le bandeau!...

* * *

Quelques pas plus loin, une jeune femme nous croisa.

— Tu la vois..? Elle va à la messe. Elle est pourtant ma fidèle abonnée, et me verse trois sous tous les jours... Une goutte d'eau!... dirait un de tes aveugles catholiques. Mais toi, tu sais bien que si une goutte d'eau n'est rien, l'océan terrible n'est fait que de ces gouttes d'eau-là. C'est avec les trois sous de cette baptisée et de ses pareilles que je me bâtis, en plein boulevard, ces palais qui sont mes palais, garnis de linotypes et de rotatives, reliés par fil spécial à toutes les capitales du monde...

... Cette chrétienne, elle aussi a le bandeau!...

* * *

Nous arrivions devant un kiosque. Les yeux de Satan flamboyèrent:

— Compte tes journaux!... Allons, compte-les!... cria-t-il.

Je comptai... Un... deux... trois... quatre... cinq... C'était tout.

— Maintenant, compte les miens!

Sa canne allait, d'un mouvement saccadé, d'une publication à une autre:

— A moi, celle-ci, par son premier article!... à moi, celle-là, par son feuilleton!... à moi, ce journal, par ses annonces!... à moi, celui-ci, par ses gravures!... Et cet autre!... Et cet autre!...

Au chiffre "quarante-trois" la canne retomba...

Et c'était vrai... A des dosages différents, chaque feuille faisait les affaires du diable.

* * *

Un prêtre passa...

Satan le suivit des yeux avec une particulière attention:

— Même celui-ci... il a le bandeau... Vois... il est tout en nage... il arrive de prêcher un sermon... un beau sermon!... Il ne m'a certes pas ménagé, le gaillard!... Sa péroraison surtout était étudiée. Mais il s'adressait à quatre cents personnes, convaincues d'avance.

Tandis que moi!... Tu as vu mon kiosque tout à l'heure..? Examine maintenant à quel point il "rend".

Il était 6 heures du soir, la foule coulait dense, le long des rues et vers les gares. Les employés de tous les bureaux, les ouvriers de tous les ateliers passaient devant le kiosque; les vendeuses n'arrivaient pas à plier assez vite les journaux... De cinq minutes en cinq minutes, les cyclistes essoufflés ravitaillaient en pesants paquets, humides encore des cylindres.

* * *

Satan étendit sa maigre main, et d'un ton orgueilleux:

— Ma chaire, à moi, la voilà!... Et ce prêtre qui passe ne voit pas qu'entre ma prédication et la sienne, il y a toute la distance qui sépare les canons lourds et les mitrailleuses de l'arbalète d'autrefois.

... Non, il ne voit pas!... constate-le, Pierre!... Il ne regarde pas mon kiosque avec des yeux d'épouvante... ce kiosque qui, chaque jour, et presqu'à chaque heure du jour, lui vole les âmes, même les âmes des petits enfants, toutes rachetées par le sang de l'Autre...

Ce prêtre aussi a le bandeau!

* * *

Le diable s'exaltait:

— A un moment, s'écria-t-il, j'ai eu peur...

... Quand j'ai vu qu'on chassait les religieux des écoles... qu'on volait les fondations et les biens d'Eglise, je me suis dit: Attention!... Les catholiques ruinés vont avoir besoin de tant d'argent!... La faim fait sortir, même le mouton du bois... Ils ne peuvent pas ne pas remarquer les sommes énormes que Jubol, Globéol, Cadum, Gibbs, Pink, etc... consacrent à la presse; ils vont se dire: Mais si moi, pour mes oeuvres, j'en usais aussi de cette presse..? Si je me servais des journaux...? Si j'obtenais une majorité d'actions dans ces "quotidiens" lus par tout un peuple..? Si je montais, moi aussi, à cette géante tribune pour crier ma misère... et, qui sait!... peut-être retourner l'opinion, puisque le peuple est à qui lui parle..?

... C'était tellement indiqué, que... oui!... je l'avoue... moi, Satan, j'ai eu peur!... Que deviendrait mon empire, si jamais les catholiques, avec leur [illegible], leur fécondité d'apostolat, et la bénédiction de l'Autre, retournaient contre moi l'arme terrible de la presse!...

Alors j'ai doublé, triplé le bandeau.... L'orage a passé. Doucement résignés, les catholiques se sont saignés, une fois de plus, aux quatre veines... Et la presse me reste, avec son influence et ses millions.

* * *

Satan rajusta son monocle, d'un geste d'orgueil:

— Moi, l'ange des ténèbres, je n'ai pas de bandeau sur les yeux... Et je vois clair... oh! si clair!...

... J'éprouve surtout ce que les catholiques n'ont jamais senti... la fierté de mon arme magnifique! Oh! mon journal, que de fois je l'ai embrassé à la fin de certains grands soirs!...

Car il est l'expression la plus efficace de mon verbe.

Ce verbe, il se fait entendre dès la porte de ma rédaction... Il bondit comme un félin de kiosque en kiosque... Il parle dans tous les quartiers de la capitale... Il envahit les gares... Il prend le train... tous les trains!... le bateau... tous les bateaux!... Sur sa route il entre dans toutes les écoles; il va de ville en ville, de village en village, de hameau en hameau, de cabaret en cabaret, de chaumière en chaumière... il ne s'arrête que lorsqu'il n'y a plus une seule âme à prendre... Il mobilise même les enfants... Moi aussi, j'ai mes pages... Je leur paye même des casquettes!...

Or, cette mainmise universelle, les catholiques ne la connaissent pas... Le bandeau!...

* * *

Nous arrivions à la porte du pauvre petit théâtre en bois, où se tenait le Congrès. Satan me le montra avec un immense mépris au fond des yeux:

— Ca!...

— Mais j'ai regardé Goliath en face:

— Le Cénacle était plus petit encore!... lui criai-je.

Il répondit par un blasphème.

Et moi je continuai:

— Malgré la vérité insolente de ton trop réel triomphe, je crois, ô Satan, à la victoire de Celui qui a les paroles de la vie éternelle... Je crois qu'un matin se lèvera... Je crois que l'Esprit soufflera... Alors, les catholiques enfin verront clair... Et, ce jour-là, oh! ce jour-là...

Et, claquant la porte au nez du diable, j'entrai dans la pauvre salle où, doucement, finement, vivait, palpitait partout le souvenir du P. Bailly, ce Dominique des croisades nouvelles qui, le premier, du fond de son P. C. conventuel, a retourné contre Satan l'arme terrible que le bandeau empêche de voir.

Pierre L'ERMITE.

Les gaz d'estomac sont dangereux

Recommande l'usage quotidien de la magnésie pour triompher du malaise causé par la fermentation des aliments et de l'acidité d'estomac

Des gaz et des éructations accompagnés d'une sensation de gonflement après les repas sont une preuve presque certaine d'un excès d'acide hydrochlorique dans l'estomac, cause de ce qu'on appelle "indigestion acide".

Les estomacs acides sont dangereux parce que l'excès d'acidité irrite les délicates parois de l'estomac, provoquant souvent de la gastrite accompagnée de sérieux ulcères d'estomac. Les aliments fermentent et surissent, créant des gaz douloureux qui tendent l'estomac et nuisent au fonctionnement normal des organes internes, affectant souvent le coeur.

C'est la pire des folies que de négliger pareille condition et de n'avoir recours qu'aux aides digestifs ordinaires qui ne peuvent aucunement neutraliser les effets de l'acidité. Au lieu de cela procurez-vous de n'importe quel pharmacien quelques onces de magnésie bisuratée et prenez-en une cuillerée à thé dans un quart de verre d'eau immédiatement après les repas. Ceci supprimera les gaz, les éructations, les gonflements, adoucira l'estomac, neutralisera l'excès d'acidité et préviendra sa formation; il n'y aura ni aigreur ni douleur. La magnésie bisuratée (en poudre ou en pastilles — jamais liquide ou en lait) ne nuit aucunement à l'estomac, coûte peu et est la meilleure forme de magnésie pour l'estomac. Des milliers de personnes l'emploient maintenant qui jouissent de leur repas sans la moindre crainte d'indigestion.

Ruthenian Booksellers & Publishers Co., Ltd, 850, rue Main, Winnipeg.

Un solide vieillard à quatre-vingt-deux

JAMES HALTON LOUANGE LES PILULES DE DODD POUR LES REINS

SACRE-COEUR

Partie de cartes

Mardi dernier avait lieu la cinquième partie de cartes de la série. Elle fut organisée par les Dames de la Société de Sainte-Anne. Il y avait une nombreuse assistance, si nombreuse même qu'on eut beaucoup de difficulté à trouver place pour tous. On exécuta un très beau programme. Bien que prise à l'improviste, Mme Lavoie nous donna deux jolies déclamations. M. le docteur LaFlèche, aussi pris à l'improviste, sut dérider la salle par deux jolies déclamations comiques. M. le professeur Wegbecher clôtura le programme en rendant avec beaucoup de brio deux morceaux de violon.

Après un succulent goûter, les prix furent remis aux vainqueurs dont les noms suivent:

1er prix des dames, offert par Mme Origène Roy, gagné par Mme Chaput et Mme Lécuyer ([illegible] points). Le prix des messieurs, offert par Mme Curley, gagné par M. F. St-Germain ([illegible] points). Prix de consolation: Mme Boulé et M. Léopold Pomerleau. Prix d'entrée, Mme Prud'homme; prix de râfle, Mme Breton.

Nos sincères remerciements aux artistes qui ont bien voulu participer au programme.

* * *

Cercle Portelance

Dimanche dernier, dans la salle paroissiale, avait lieu l'installation des officiers du Cercle Portelance. Après quelques minutes de réunion dans la salle des amusements, on se rendit dans la salle paroissiale où un succulent banquet attendait les membres.

Le banquet s'ouvrit par une prière au Sacré-Coeur.

Le secrétaire fit rapport des faits et gestes du cercle au cours de l'exercice 1920-21. Le banquet terminé, le président remercia les membres d'être venus et donna les grandes lignes du programme que le cercle se propose pour la prochaine saison.

M. le docteur LaFlèche, obligé de se retirer avant la fin, voulut bien nous donner une déclamation qui fut très applaudie. M. Collon, délégué de la paroisse, remercia le cercle de son invitation et lui souhaita de prospérer.

Enfin le R. P. Normandin, O.M.I., aumônier du cercle, prit la parole. Il félicita et remercia les jeunes de tout leur travail pour la paroisse. Ils fournissent les servants à la messe de 9 heures de dimanche, ils aident à l'organisation des parties de cartes. L'an dernier ils ont donné une séance très réussie.

Merci à M. Blanchard d'avoir bien voulu prêter au cercle un beau phonographe Casavant qui a su nous amuser. M. Louis Chevrier, au piano, nous fit entendre un excellent morceau. La réunion se termina par le chant de l'hymne national "O Canada."

* * *

Remerciements

La Société Saint-Jean-Baptiste remercie très cordialement M. Porte, de la maison Birks, qui a fait le don du beau prix de râfle qui a été tiré à la soirée de cartes de la Société.

* * *

Décès

Mme Lenneville, décédée à Ottawa le 25 octobre, à l'âge de 83 ans. Elle était la mère de Mme Chouinard, autrefois de notre paroisse.

* * *

Mardi prochain, le 15 novembre, aura lieu la sixième partie de cartes de la série. Elle sera organisée par le Cercle Portelance qui vous promet une agréable soirée.

* * *

Le R. P. Pineault, missionnaire, était de passage au presbytère.

LA VENTE DES COQUELICOTS

A une réunion ayant eu lieu dans l'édifice London, le 6 novembre dernier, la Ligue des Dames de la G.W.V.A., qui a reçu pour mission la vente des coquelicots de France dans les villes de Saint-Boniface et de Norwood pendant la journée anniversaire de l'armistice (11 novembre), a complété les derniers détails d'organisation.

La vente de ces fleurs symboliques se fera simultanément dans tous les pays alliés, au profit des enfants des régions dévastées de France.

AU COLLEGE

Après les fêtes la gent écollère s'est remise au travail — non sans geindre un peu au premier coup de collier. "Fervet opus"; en voici quelques preuves, pour le cours français:

Rhétorique A. — Composition latine: Hector Lafrenière.

Rhétorique B. — Composition latine: Maurice Baudoux.

Versification. — Composition française: Hercule Robert.

Méthode. — Thème grec: Joseph Robert.

Eléments. — Version latine: René d'Urbal.

Cours commercial. — Arithmétique: Onésime Dignard.

Préparatoire français I. — Mémoire: Robert Bernier. Français: Robert Bernier.

Préparatoire français II. — Arithmétique: L. Bouvier. Histoire du Canada: L. Bouvier. Géographie: L. Ménard.

* * *

L'hiver s'est décidé; il neige à plein ciel, et il fait déjà joliment froid. Ce changement à vue a frappé quelques rhétoriciens. Pégase aidant, l'un d'eux s'est écrié:

Salut, ô blanche neige, aussi pure qu'un lis;
Recouvre ces prés verts que je chantais jadis!
. . . .
Et pourtant nous t'aimons. Mais d'où vient cet amour
Que ton retour soulève en nous au premier jour?
C'est, fleur des cieux sans fond, ton aspect virginal:
Il attire les coeurs, même voués au mal.
Puisse notre âme rester aussi immaculée,
Et, comme toi, briller, sous la voûte étoilée!

Voilà qui est un début passable pour un imberbe. Ne remarquez-vous pas l'élévation des idées, la simplicité des mots, l'allure classique du vers, et surtout, le brin de perspective, — un peu romantique, mais pas défendue — qu'ouvre le dernier vers.

Un autre commence également bien il pratique le rejet savant; malheureusement, il n'a que ces deux vers et quart de bons; honneur à lui! Combien d'autres n'ont pas même cela. Ecoutez:

Très lentement, aujourd'hui comme hier,
La neige, avant-coureuse de l'hiver,
Tombe...

C'est très musical, très coulant, quoique non sans matière à chicanes. Ca coule, direz-vous, mais... pas longtemps. D'accord. A un autre.

Assis à mon bureau, dans l'étude chauffée,
Je vois tomber la neige, inerte, inanimée.
Elle tombe à flocons, et ne paraît pas froide.
Aujourd'hui tout est blanc! Hier tout était noir.
Hier tout semblait rire, aujourd'hui tout est roide;
Et la nature est morne; et l'on n'y peut rien voir.

Avez-vous remarqué l'adorable chiasme, au quatrième et cinquième vers? Et le dernier, si simple, avec la petite pointe délicate de mélancolie à Hénuée. Vraiment, la déesse Camena n'est pas encore gelée.

ARISTANQUE.

* * *

Malgré la neige si noblement chantée par nos troubadours d'occasion, nous avons eu dimanche une partie de rugby contre le Canoe Club; nous avons encore été battus. Notre clou commence à s'enfoncer. Mais pas de meilleure leçon que la défaite pour arriver à la "palma nobilis". Ce sera pour l'année prochaine. Voici venir le gouret. Nous avons bien l'intention de nous y mettre sans lésiner.—

NEMO.

En Province

SOUTH JUNCTION

Notre tombola qui s'est terminée le lundi 1er novembre, nous donna un résultat satisfaisant. Nous avons recueilli la jolie somme de $1,400.

De ce montant nos dévouées candidates ont amassé $707.00. La balance, $693, est le résultat de notre bazar.

Mlle Emelie Brisebois, candidate, sort victorieuse avec la somme de $488. Mlle A. Lafrance recueillit la somme de $219.

Nous offrons nos meilleurs remerciements à ces demoiselles. Considérant la rareté de l'argent et notre petite population, nous sommes forcés d'avouer que ces jeunes demoiselles ont fait un dur travail.

Mlle Emelie Brisebois est l'heureuse gagnante de l'harmonium. M. A. Dupas, Saint-Boniface, la montre en or pour dames. M. J. Beaupré, La Broquerie, montre en argent pour hommes.

Je me fais l'interprète pour un instant de mes concitoyens pour présenter par la voix de votre journal nos plus sincères remerciements premièrement à M. l'abbé Bouvet, l'âme dirigeante, secondé par M. l'abbé McDougald, ainsi qu'à toutes les personnes des paroisses étrangères qui ont bien voulu nous encourager par leurs aumônes depuis le commencement de la construction de notre église.

Nos sincères remerciements à notre institutrice, Mlle E. Bayer, qui a grandement contribué au bon résultat de notre tombola. Disons aussi en passant que notre maire et notre maître de poste ne sont pas restés inactifs durant les trois jours du bazar, à tel point que le maire ne pouvait plus parler et le maître de poste ne voyait plus rien.

Peu souvent ces sortes de réunions se passent sans incidents. On peut dire que durant les trois jours que notre tombola a durée, tout a été conduit dans une parfaite harmonie.

Une certaine commère appartenant à la secte luthérienne a eu l'honneur d'être admise durant quelques heures dans notre bazar, plutôt par curiosité. Comme d'habitude elle trouve que les choses ne se font pas bien dans les églises catholiques. Pauvre dame! Si vous n'étiez pas secondée par certains catholiques qui ne valent pas mieux que vous, votre langue serait moins venimeuse.

* * *

MM. J.-P. Molloy, candidat libéral, et M. A.-L. Beaubien, candidat du parti progressiste, étaient au milieu de nous mardi le 1er novembre. Dans l'après-midi M. Beaubien adressa la parole en français, secondé par M. Whitman, d'Emerson, qui parla en anglais. Vers 8 heures du soir, M. J.-P. Molloy fit son apparition et quelques instants après il adressa l'assemblée. C'était vers la fin de notre bazar; il y avait une nombreuse assistance.

N.-D. DE LOURDES

En voyage

M. et Mme Rémi Bosc, ainsi que M. et Mme Paul Magne nous ont quittés la semaine dernière pour aller faire un voyage dans les provinces de l'ouest. Ils visiteront en même temps les villes de Vancouver, Victoria et Seattle. Nous leur souhaitons bon voyage.

La vraie richesse de la vie c'est l'affection, la vraie pauvreté c'est l'égoisme.—Vivet.

M. Gouin en campagne

(Suite de la page 4)

et pourquoi n'aurions-nous pas notre part de ces réseaux? Sur les 40,000 milles de voies ferrées, 5,000 milles seulement sont dans Québec, et cependant nous devons payer un quart de ce que l'Ouest s'est engagé de payer pour ses chemins de fer. Pour le Grand-Tronc-Pacifique et le Transcontinental, nous sommes responsables de $325,000,000, et nous n'en avons pas honte. Mais si l'on examine le record du gouvernement, on verra qu'il est responsable de $793,000,000. Qui est responsable des achats du Nord-Canadien et du Grand-Tronc sinon le gouvernement d'aujourd'hui? Malgré l'expérience tentée par les Etats-Unis, le gouvernement a persisté dans sa politique de nationalisation avec le résultat qu'elle nous produit un déficit annuel de $100,000,000.

Pouvons-nous continuer à administrer avec un tel déficit? N'est-il pas temps de trouver un moyen de mettre fin à cet état de choses désastreux? M. Meighen a parlée de ce problème dans les provinces maritimes pour ne dire que le réseau sera sera divisé en trois départements, et que Moncton aurait son bureau-chef. M. Flavelle n'offre comme solution qu'une augmentation de la population, et M. Crérar déclare que si nous avions quinze millions d'habitants de plus, nous n'aurions pas de problèmes des chemins de fer. Mais le gouvernement d'aujourd'hui empêche toute immigration; quant aux quinze millions d'habitants additionnels de M. Crerar, je ne vois pas comment on peut les avoir assez tôt pour résoudre le problème, dit M. Gouin.

M. Meighen et M. Flavelle demandent de ne pas faire de politique avec les chemins de fer mais réellement ils ne peuvent prétendre l'éviter. Ils savent bien que toutes les nominations sont faites au point de vue politique. La politique est l'administration de la chose publique, c'est elle qui décide de nos vies, de notre fortune, de notre honneur. Nous sommes propriétaires d'un réseau qui coûte au-delà d'un milliard et demi, comment prétendre l'administrer sans que la politique ne s'en mêle?

Les conservateurs nous demandent de trouver une solution au problème des chemins de fer, mais ils ne nous ont pas consulté lorsqu'il s'est agi d'acheter des chemins de fer. C'est le gouvernement qui est responsable de la situation actuelle et il doit trouver une solution. S'il ne le peut, je connais des hommes qui le pourront si le pays leur donne sa confiance.

Québec a prouvé dans le passé qu'elle a eu raison contre bien des provinces; elle avait raison quand elle soutenait Lafontaine dans la revendication de nos droits, elle avait raison quand elle appuyait sir Wilfrid Laurier qui continuait l'oeuvre de Lafontaine et qu'il semait partout le progrès et la prospérité; elle avait également raison quand elle refusait de garantir les obligations des chemins de fer. Il faut que ce problème soit résolu et quel que soit le gouvernement de demain, si nous poursuivons la politique néfaste de M. Meighen, nous irons à un désastre: l'annexion dont on a parlé jadis sans raisons, mais qui arriverait infailliblement si on nous met dans l'état de répudier notre dette. Mais cela n'arrivera pas, parce que les braves gens de ce pays ont l'instinct de la conservation et du développement, parce que la Providence ne permettra pas l'écroulement de cet édifice national élevé par les efforts courageux de nos pères, parce que les femmes et les hommes collaboreront dans leur patriotisme pour placer à Ottawa des hommes qui seront en mesure d'administrer d'une façon qui sauvera le pays.

TRIBUNE LIBRE

Dans le dernier numéro de "La Liberté" nous lisons un rapport mensuel des examens de l'école de Letellier, dans lequel les élèves ont remporté un brillant succès. Ils méritent pour cela d'être félicités. Mais une chose surprend les lecteurs de "La Liberté" qui ont à coeur les intérêts de notre langue: aucune mention du succès remporté par ces mêmes élèves en "français". Nous serions heureux de lire dans le prochain numéro le pour cent que méritent les élèves de chaque grade en "français" et surtout de voir au moins quelques noms accompagnés de 100% en cette matière.

Un qui s'y connait.

NOCES D'OR





Le 7 novembre M. et Mme Joseph Coutu ont eu le bonheur de célébrer leurs noces d'or. M. et Mme Coutu résident à Saint-Boniface depuis 46 ans. Ils ont eu le bonheur de voir leur quatrième génération. Ils ont sept enfants vivants, vingt petits-enfants et deux arrières petits-enfants.

La célébration commença par une messe dite en la chapelle du monastère du Précieux-Sang, à 6 h. 30, à laquelle assistait la Rév. Soeur Prince, soeur de la jubilaire, ainsi que nombre de parents. Le "Te Deum" fut chanté par les Révérendes Soeurs.

Un somptueux diner fut servi à leur résidence, rue LaVérendrye. M. le curé Jubinville et M. l'abbé Messier, du Petit Séminaire, y prirent part, ainsi que nombre de parents et d'amis. Pendant le repas une adresse, qui émut les jubilaires jusqu'aux larmes, fut lue par la plus jeune de leurs filles, Ernestine. Des vers composés pour la circonstance furent chantés sur des airs très connus par tous les convives, en choeur. Au cours de l'après-midi, une de leurs petites-filles, Mlle Rita Bourgoin, donna une déclamation. Mgr Dugas, P.A., daigna venir présenter ses voeux et donner sa bénédiction. Les neveux de M. et Mme Coutu, M. l'abbé Georges Lam[illegible], des Etats-Unis, ainsi que ses deux frères, Jean et Albert, envoyèrent leurs félicitations et leurs voeux par dépêche.

Les cadeaux étaient nombreux et variés. Une jolie corbeille contenant $175, don de leurs enfants et amis, y figurait.

Après souper, la veillée fut agréablement passée en chansons et réminiscences du passé.

* * *

Voici quelques notes supplémentaires communiquées par un ami et que nous sommes heureux de joindre à ce compte rendu.

M. Joseph Coutu est né à Saint-Félix de Valois, Québec, le 10 mai 1843. Mme Coutu, née Hedwidge Prince, naquit à Sainte-Julie de Somerset, le 12 juin 1854. Leur mariage eut lieu à l'Assomption, Ill., le 7 novembre 1871. Après avoir habité quelque temps à Taylorville, Ill., M. et Mme Coutu vinrent au Manitoba, le 14 mai 1875. M. Coutu a été 33 ans employé au bureau des douanes. Depuis le 1er juillet dernier, il est à sa retraite.

Mme Coutu a un frère et une soeur au Manitoba: M. Nap. Prince et la Révérende Soeur Prince, Maison Provinciale.

A Monsieur le président et
aux membres de la Ligue Civique
Chers Messieurs,

Je crois qu'il est de mon devoir comme citoyen de St-Boniface de renseigner le public sur les changements qui ont été faits à l'aqueduc de notre ville.

D'abord M. Meindl, au nom de la ville, a vendu deux compresseurs pour la somme de $6,000 selon les données de M. Cusson, président du comité d'eau et d'éclairage.

Voici la liste de ce que l'on a vendu pour $6,000:

Deux compresseurs; deux courroies, double épaisseur, 18 pds. largeur, 35 pds. longueur; deux régulateurs automatiques à air; deux réservoirs à air, 4 pds. de diamètre par 10 pds. de hauteur; deux "gates" valves de 4 pouces de diamètre; deux tableaux en avec relait automatique; trois soupapes de sûreté; un manomètre; une valve de réduction de deux pouces de diamètre; une "gate" valve de 5 pouces de diamètre; deux moteurs d'une force de 100 chevaux; 350 volts, 92 ampers.

Chaque compresseur a donc été vendu pour la somme de $3,000 avec ses accessoires.

Aujourd'hui les moteurs mentionnés coûtent chacun $2,500 et remarquez qu'un moteur ne perd que très peu de sa valeur en quelques années, et pas du tout de son efficacité. Ces deux moteurs valaient donc à eux seuls $5,000.

Vous avez, Messieurs les contribuables, en très peu de mots la valeur du cadeau fait à la compagnie qui a acheté ces machines, cadeau qui avait coûté à la ville avant la guerre $12,000 et qui aujourd'hui coûterait de $15,000 à $18,000. Rien de surprenant que les taxes soient élevées si la ville fait de si généreux cadeaux.

Aujourd'hui, messieurs, nos pompes électriques sont insuffisantes par moment; ces pompes au nombre de deux, lorsqu'en parallèle donnent 2082 gals à la minute, à une pression de 69 lbs. au pouce carré.

Si au moment où nos pompes ne peuvent suffire, éclatait alors un incendie, nous serions forcés de mettre les pompes en séries, et alors leur efficacité serait réduite à 1041 gals à la minute à une pression de 100 lbs. au p. c.

Maintenant si en parallèle, les pompes ne donnent que 2082 gals à la minute et qu'alors elles sont insuffisantes, comment pourront-elles suffire si elles ne donnent que 1041 gallons à la minute? C'est évident que l'eau manquera, et les conséquences pourraient être des plus désastreuses.

De plus qu'advienne un incendie et que l'on exige la haute pression alors en accouplant l'engin à feu à une bouche d'incendie, savez-vous, messieurs, ce qu'il arriverait? Eh bien, les plombs fusibles sauteraient ou les moteurs brûleraient et la cause serait la surcharge des moteurs, apportée par l'irrégularité de la pression de l'eau dans les tuyaux de l'aqueduc.

Nous parlerons maintenant de la nouvelle installation qui consiste en un moteur à essence de je ne sais quelle force et activant une pompe de 2,000,000 gals. par 24 heures à 100 lbs. de pression. Tout ce que je peux vous dire sur ce sujet, c'est que cette nouvelle pompe en cas où l'électricité manquerait, serait de beaucoup insuffisante, puisque le plant actuel fournit au maximum 3,000,000 gals. par jour à 69 lbs. au pouce carré et est lui-même insuffisant.

Alors vu l'insuffisance des pompes actuelles, pourquoi l'ingénieur M. Meindel ne s'est-il pas servi des deux moteurs de 100 force de chevaux, alors possédés par la ville pour activer deux nouvelles pompes centriques de 2,600,000 gals. chacune. Quelles pompes n'auraient coûté que très peu et qui auraient donné 4,000 gallons d'eau par jour?

En somme, avec l'installation des nouvelles machines, l'aqueduc ne sera guère plus efficace qu'elle ne l'était auparavant, et cela après avoir fait une dépense de près de $5,500.

Je termine assuré que vous donnerez aux faits cités toute la considération qu'exige une affaire qui vous intéresse tous.

Votre tout dévoué,
J. N. Prince, ing.
18 Desmeules
St-Boniface.

Voici le moyen de donner aux statuettes de plâtre l'apparence du vieil argent. On recouvre d'abord l'objet qu'on veut argenter d'une légère couche d'huile cuite. On laisse sécher, puis on peint la statue ou le buste avec de la couleur à l'huile noire. Quand cette couleur sera à moitié sèche, mettez avec un pinceau de la poudre d'argent.

Faire bouillir de l'eau de savon blanc en quantité suffisante. Laisser refroidir puis plonger la peau de chèvre ou de mouton; retirer celle-ci; puis la serrer sans la tordre, pour chasser l'eau. Renouveler l'opération dans plusieurs eaux successives, jusqu'à ce que la dernière reste propre. Rincer à l'eau claire et laisser sécher au grand air.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Depuis longtemps nos concitoyens sont assaillis par des gens de Winnipeg qui leur proposent différents articles d'électricité. (Machines à laver, aspirateurs de poussière, vibrateurs, tuyaux des poêles et des fers électriques).

Croyez-vous aider au développement de votre cité en vous laissant prendre aux bonnes paroles de ces gens qui souvent ne parlent même pas notre langue, ne payent pas de taxes et qui toujours vont porter votre argent à la ville voisine.

Leur vente faite, la mise en place effectuée par un ferblantier quelconque, où irez-vous si vous trouvez quelque chose de défectueux?

Celui qui n'a pas de clientèle ne vise qu'une chose: Estamper (voler) son client et ne plus le revoir.

Adressez-vous donc à une maison connue sérieuse, qui vous vendra meilleur marché que nos flibustiers de l'autre côté du pont. Téléphonez N 1425 chez

FONTAINE & BOULANGER
[illegible] avenue Provencher, Saint-Boniface

On vous fournira gracieusement tous les renseignements nécessaires, votre travail sera fait par des spécialistes, vous aurez toujours pleine et entière satisfaction.

NOUVEAU TERME COLLEGIAL de jour et de soir. Lundi et mardi prochain. Inscrivez-vous aujourd'hui. Winnipeg Business College, Fort et Portage, Winnipeg. Tél. A 1672.

Pour vos réparations de montres et bijouteries, allez chez L.-E. Fleury, (Successeur de Eug. Boismenu), 44, av. Provencher, Saint-Boniface, horloger-bijoutier. Assortiment complet de bijouteries et montres à des prix défiant toute compétition. Réparations garanties.

A VENDRE—Deux maisons rue La Vérendrye. Bonnes conditions. S'adresser à Mme J.-B. Joyal, 176, LaVérendrye, Saint-Boniface.

A VENDRE au village de Saint-Norbert: 1 acre de terre avec bonne maison, étable, grainerie. Pour plus de renseignements s'adresser à Eugène Tellier, Saint-Norbert, Man.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 23 octobre. — Maria-Delima-Mina-Adola, fille de Maxime Riel et de Adèle Brousse. Parrain et marraine: M. et Mme Amable Allard.

Le 23 octobre. — Marie-Alice-Delvina-Jeanne, fille de J.-D. Tremblay et de Flore O'Sullivan. Parrain et marraine: M. et Mme E.-A. Poulain.

Le 23 octobre. — Joseph-Raymond-Bertrand-Raoul, fils de Raoul Rochon et de Rosa Remillard. Parrain et marraine: M. et Mme Horace Rochon.

Le 25 octobre. — Jean-Arthur, fils de Joseph-Albert Pelletier et de Maria-Anna Pelletier. Parrain et marraine: M. et Mme Arthur Pelletier.

Le 30 octobre. — Joseph-Jean-Raoul, fils de Félix St-Pierre et de Maria Joyal. Parrain, M. Raoul Joyal; marraine, Mme J.-B. Joyal.





Sépultures

Le 20 octobre. — Corona Joyal, âgée de 34 ans, épouse de William Goebel.

Le 20 octobre. — Olivine Champagne, 655 ans, épouse d'Alfred Bérard.

Le 4 novembre. — Charles-Auguste, 2 mois fils de Joseph-Perreault et de Bernadette Letendre.

* * *

Mariages

Le 25 octobre. — Joseph Gauthier à Marie Devchat.

Le 26 octobre. — François Deniset à Hélène Bernier.

Le 31 octobre. — Jean Beaudais à Marie-Elizabeth Sanolet.

Le 3 novembre. — Léo Pelletier à Edna Lavallée.

Le 5 novembre. — Charles Deland à Ubalda Lacoste.

* * *

Résultat des deux différentes râfles corbeilles, Colliers et sacoches au profit d'un soldat malade à Ninette.

Première râfle. — 1. No 165, Mme Desbiens, 33, rue Bertrand; 2. No 104, Mme C. Pelletier, 447, rue Langevin; 3. No 141, Mlle Claire Pinvidc, 44, rue Victoria.

Deuxième râfle. — 1. No 5, Mme Heyser, Norwood Court; 2. No 31, Mme Primeau, 71, rue Ritchot; 3. No 50, Mme Vendome, 160, rue Goulet.

FEU M. F. SOUCI

Un ancien de Saint-Boniface qui disparait! M. P.-F. Souci est décédé dimanche dernier, à l'âge de 82 ans et 9 mois. Il était venu à Saint-Boniface en 1877. Le défunt avait pris part à la guerre de Sécession.

Les funérailles, — imposantes, — ont eu lieu ce matin à la cathédrale. Le deuil était conduit par MM. Euclide Desautels, de Letellier, son gendre, et M. E. Desautels, fils, aussi de Letellier, MM. J.-O. Lavoie et A. Mousseau. M. l'abbé Jubinville fit la levée du corps. M. l'abbé Brunet officia, assisté de diacre et sous-diacre.

Les porteurs furent: MM. T. Pelletier, F. Pelletier, Antoine Gauvin, J.-A.-F. Bleau, John Ennis et C.-A. Lemieux.

M. Souci est survécu par son épouse, née Bouthillet.

BEAU SUCCES

Fontaine et Boulanger, seuls dépositaires des poêles "Moffat" à Saint-Boniface, viennent de décrocher le contrat pour la fourniture des poêles du nouveau bloc de la Banque d'Hochelaga.

Orfèvrerie en vieil argent

Pour netoyer le vieil argent, il ne faut employer aucune poudre, blanc d'Espagne ou autre. Il suffit de savonner dans une eau chaude saturée de savon noir et faire sécher dans de la sciure de bois. On passe ensuite un linge imbibé de pétrole, on rince à l'eau chaude et l'on termine à la peau.